

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

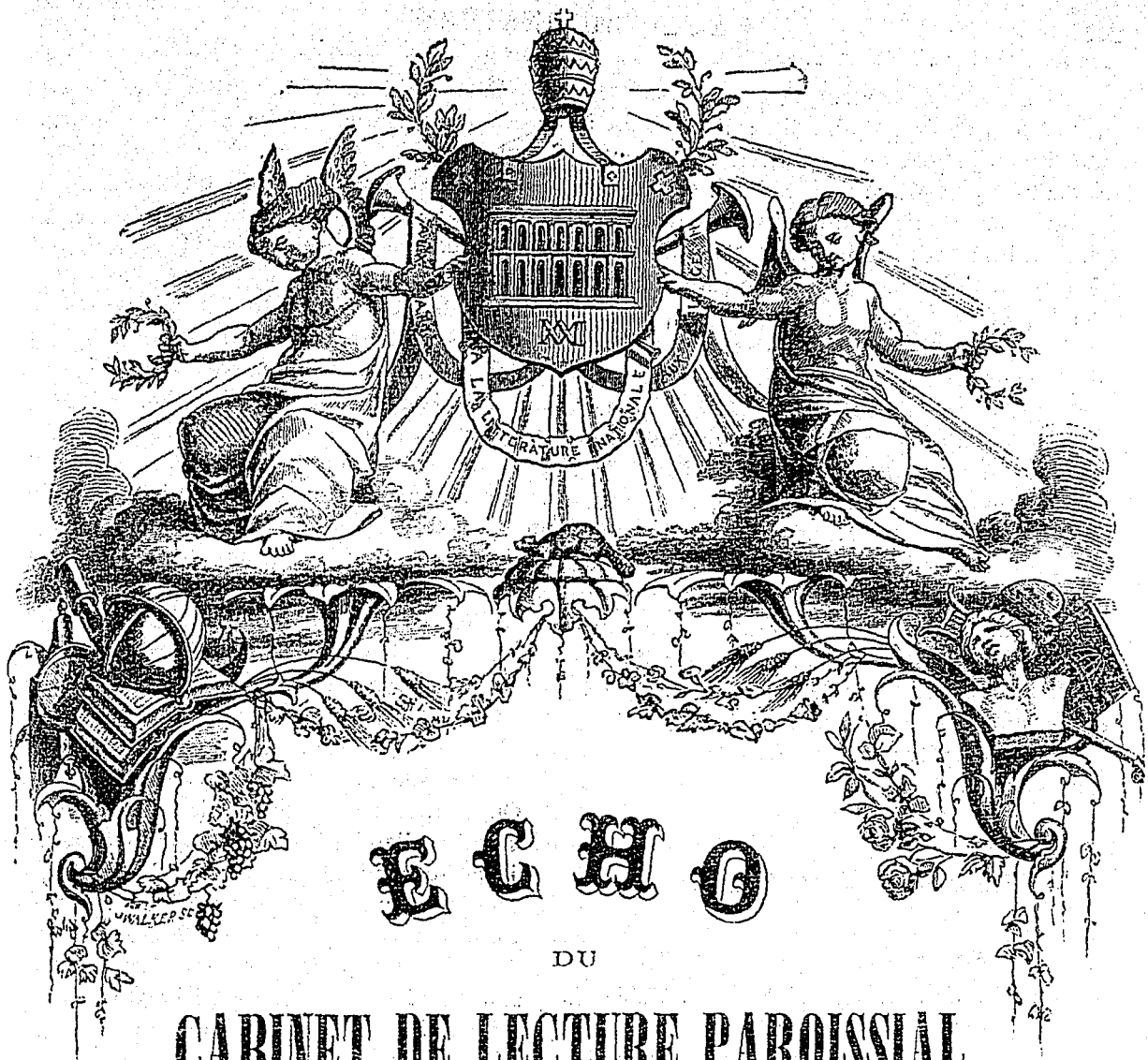
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. IV.

Montréal (Bas-Canada), 1er Juin 1862.

No. 11.

SOMMAIRE.—A nos abonnés.—Chronique de la Quinzaine.—M. William Burns Lindsay.—Chronique musicale de Montréal et de Québec.—Étude Littéraire: Les Misérables, par Victor Hugo.—Poésie: Dialogue entre la France et l'Angleterre, par A. Marsais.—Feuilleton: Le soir d'un jour de marche.—Un peu de tout.—Musique: Cantique à deux voix égales, paroles et musique de M. Emm. Blain.—Variétés.—Problèmes amusants.—Enigmes.—Solutions des problèmes du dernier numéro.—Mots des énigmes précédentes.

AVIS A NOS ABONNÉS.

L'Administration de l'*Echo* prend la liberté de rappeler aux abonnés que les sémes-tres sont payables d'avance.

N'ayant pas à sa disposition les ressources des journaux politiques, elle se voit obligée de

presser la rentrée des abonnements, et d'insister pour que les abonnés remplissent leurs engagements.

Le meilleur moyen d'encourager la littérature c'est de payer; il en est de même pour les journaux littéraires. Il faut que les Canadiens se convainquent de cette vérité, s'ils veulent jamais avoir une littérature nationale.

Le nouveau propriétaire de l'*Echo* a fait de grands sacrifices pour mettre le journal sur le pied actuel, dans l'espérance que les abonnés sauraient le reconnaître en payant tôt leurs souscriptions. La liste des abonnés s'est rapidement grossie d'une foule de noms; on doit remercier ces nombreux amis de la littérature et

des beaux-arts : cependant, l'*Echo* veut un peu plus d'eux que de se faire lire ; il les invite à venir verser le prix de leur abonnement entre les mains du propriétaire. Celui-ci se propose de faire une excellente revue illustrée de l'*Echo* d'aujourd'hui, si l'avenir, ou plutôt si les abonnés payants lui sourient, etc., etc., mais, à quoi bon dire ces choses ?

C'est autant dans l'intérêt des abonnés que du journal, que l'Administration de l'*Echo* rappelle que l'abonnement est payable d'avance.

De plus, on prépare en ce moment les comptes d'abonnements non payés de 1859 et 1860 : l'administration actuelle de l'*Echo*, seule autorisée à percevoir ces arrérages, avertit les anciens abonnés retardataires que les listes, une fois prêtes, seront transmises à un avocat pour en poursuivre le paiement devant les tribunaux.

Ceux qui doivent l'abonnement de l'année 1861 sont les débiteurs de MM. J. B. Rolland & fils, qui ont, eux aussi, donné instruction à un avocat d'opérer la rentrée de ces arrérages sous un court délai.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 1er juin 1862.

Après la mort du regretté et si regrettable M. Casault, dont une plume amie de l'*Echo*, écrit en ce moment la biographie, l'évènement le plus important que nous ayons à enregistrer est, sans contredit, l'avènement du nouveau ministère.

Sans entrer aucunement dans le domaine de la politique, que nous nous interdisons d'ailleurs scrupuleusement, nous croyons cependant pouvoir dire avec notre excellent confrère du *Courrier du Canada*, qu'il ne faut pas trop se hâter de louer ou de blâmer sans réserve la nouvelle administration. Laissons-la se mettre à l'œuvre, et on la jugera d'après ses actes. Dans quelques jours, cette semaine probablement, les Chambres vont être prorogées, et ne seront convoquées de nouveau que vers le mois de janvier ; d'ici-là, il coulera encore bien de l'eau à la rivière, comme on dit, parlons donc, en attendant, de l'exposition universelle de Londres.

Quoique les visiteurs viennent en foule et inondent la nef des transepts et les galeries des beaux-arts, l'installation est bien loin d'être

complète, et elle ne le sera pas encore de quelques jours, écrit-on de Londres, sous la date du 6 mai, malgré les légions d'ouvriers et les bataillons de soldats du génie, que l'on aperçoit dans tous les coins de l'édifice, avec leurs vestes et leurs toquets rouges. Ce sont généralement des travailleurs adroits, intelligents, actifs et réguliers ; ils ont tous un carnet dans leurs poches, et on les voit prendre leurs crayons, faire un calcul ou tracer un plan avec une facilité qui leur fait honneur ; l'administration anglaise a suivi l'exemple donné depuis longtemps par le gouvernement français de confier des emplois de surveillants à d'anciens militaires. Il y en a un grand nombre à l'exposition internationale ; quelques-uns sont fort jeunes, mais ils ont le malheur d'être mutilés ; ils portent tous des médailles de Crimée, des Indes, de la Chine ; plusieurs ont la croix créée par la reine Victoria, pour les actions d'éclat à la guerre ; ils sont revêtus d'un costume mixte qui est élégant et de bon goût ; ils ont un espèce de képi et un baudrier avec garnitures argentées.

On marche encore au milieu des copeaux, des toiles d'emballages, des camions roulants qui transportent les caisses, mais ce qui est plus dangereux, il y a dans les planchers de nombreuses solutions de continuité, produites par la chute des colis et que l'on ne répare pas assez vite ; ce sont de véritables chausse-trappes, où l'on pourrait bien se casser une jambe, si l'on ne mettait pas une grande attention dans ses pérégrinations. Les galeries supérieures sont absolument vides ; pas une vitrine n'est garnie, et beaucoup ne sont pas faites. L'annexe des machines est dans le même état de confusion et d'encombrement. C'est un labyrinthe de cordages, de grues, de cabestans. Ce qu'il y a d'étrange, c'est d'entendre les cantilènes que les ouvriers exécutent en chœur pour tirer d'ensemble sur les manœuvres comme font les matelots. Hier, ils étaient plus de cinquante pour enlever une énorme pièce de fonte ; ils étaient divisés en quatre escouades. Le coryphée entonne le chant qu'il continue sans interruption ; toutes les 25 secondes, les hommes des quatre escouades joignent leurs voix à la sienne, en donnant d'ensemble un vigoureux effort sur les cordages ; la masse s'enlève de quelques millimètres ; la mélodie du travail continue avec

cette alternative de refrains et de coups de colliers.

Le *Great Eastern* a victorieusement inauguré sa nouvelle carrière. Parti de Milford (Irlande) le 7 du mois de Mai à 3 h. de l'après-midi, il était samedi 16 du courant, à 7 h. du matin, en vue des phares de Sandy Hook, près de New-York. Neuf jours et quinze heures lui ont donc suffi pour traverser l'Atlantique. Son voyage a été d'ailleurs excellent sous tous les rapports. Sa plus mauvaise journée de marche a été de 280 milles, sa plus belle de 348; il a atteint d'une manière soutenue une vitesse de 16 nœuds à l'heure, et n'est pas descendu au-dessous de 11 nœuds, en luttant contre une forte bourrasque de nord-ouest. Le léviathan, commandé aujourd'hui par le capitaine Walter Paton, est annoncé comme devant repartir de New-York, le samedi, 31 courant.

On annonce de plus que la compagnie du *Great Eastern* va inaugurer un service d'excursion auquel l'exposition universelle de Londres donne une valeur spéciale. Des billets pour aller en Angleterre et revenir seraient délivrés au prix de \$150 pour le voyage entier, avec privilège de passer un mois en Europe. C'est une occasion précieuse de bon marché, non-seulement pour les touristes, mais aussi pour les personnes que leurs affaires appellent de l'autre côté de l'Océan, et que le prix ordinaire de voyage pouvait faire hésiter.

Suivant une lettre de Mgr l'évêque de Tloa, qui a été communiquée à notre confrère du *Courrier du Canada*, Sa Grandeur est arrivée à Londres le 8 Mai à 2 h. après-midi. A 10 h. du soir, il était rejoint par Mgr. Horan qui, étant parti de New-York trois jours avant lui, l'avait attendu à Liverpool et à qui il avait échappé, parce qu'il était arrivé plutôt qu'on ne pensait. Les deux prélats, accompagnés de M. le recteur Taschereau, comptaient partir de Londres pour Paris, le 9 au soir, et de là se diriger immédiatement vers Marseille, afin de pouvoir profiter du steamer qui devait en partir, le 12, pour Civita Vecchia. Ils espéraient être rendus à Rome le 14.

Ainsi donc, nous avons tout lieu de croire que NN. SS. les Evêques du Canada sont tous, à l'heure qu'il est, réunis autour du Chef sacré de la Chrétienté, dont la santé est excellente. Espérons que la paix du monde et la gloire de

la Religion sortiront bientôt de cet auguste Concile.

Un homme de bien M. David Laurent que la maladie clouait sur un lit de douleur depuis plus de six semaines, a rendu à Dieu sa belle âme, samedi, le 17 Mai. M. Laurent était encore dans toute la force et l'activité de l'âge, ayant à peine 46 ans, lorsque le Seigneur l'a ainsi visité et rappelé à lui. Tout le temps que les souffrances ont arrêté et retenu ce chrétien fervent, il n'a cessé de donner les plus grandes marques de confiance en Dieu, de patience et de résignation à sa volonté. L'énergie et la bonté de caractère, que chacun lui connaissait, n'ont pas été un seul instant démenties dans ces heures cruelles d'angoisse et d'épreuve.

Cette mort a fait dans notre société un vide que rien ne pourra combler. Tous ceux qui ont connu cet homme de bien, et le nombre en est grand, pleureront ce citoyen honnête, généreux, dévoué aux intérêts et au bien-être de ses frères et de ceux que la misère éprouvait; ils regretteront son caractère joyeux, sa gaieté franche et cordiale, ses manières douces et attachantes qui le faisaient rechercher avec empressement dans tous les cercles de notre société; ils regretteront le négociant intelligent, habile et entreprenant dont le génie commercial et les transactions, toujours empreintes de la probité la plus irréprochable, faisaient honneur à ses compatriotes et au commerce canadien.

Tout se rappelleront avec bonheur, mais en versant une larme, cette vie entière, consacrée aux bonnes œuvres, au soulagement des pauvres et à l'édification du prochain. Nos communautés religieuses et nos salles d'asile témoigneront toujours de son zèle et de sa charité inépuisables. L'exemple de ses vertus civiques et chrétiennes demeurera longtemps parmi nous et le souvenir s'en conservera dans les cœurs. Ce généreux citoyen a passé sur la terre en faisant le bien et ses actions le conserveront vivant au milieu de nous: *In memoria aeternâ erit justus. Mansueti autem hereditabunt terram et delectabuntur in multitudine pacis.*

M. Laurent était juge de paix et l'un des vice-présidents de la société St. Jean Baptiste de Montréal.

Une des séances les plus belles auxquelles nous ayons assisté de longtemps a eu lieu aujourd'hui à l'Union Catholique. Il s'agissait

tout à la fois d'une loterie de plus de cinq cents objets différents, destiné à venir en aide à la Bibliothèque, et d'une récréation littéraire et musicale.

La salle s'est trouvée beaucoup trop petite pour contenir l'auditoire d'élite qui s'était donné rendez-vous à cette fête.

MM. Ducharme, père et fils, M. Ackerman et M. le professeur Jung ont fait les frais de la partie musicale et s'en sont parfaitement acquittés. M. Stevens, à qui l'on avait confié la partie littéraire, a lu une étude historique du plus haut intérêt, relative à la mort du grand *sceneschal* Jean de Lauson, et un de ces contes,—si naturels et si empreints de couleur locale,—que le public applaudit toujours avec tant de plaisir et dans lequel il a été établi, avec beaucoup de bonheur et une grande habileté de style, qu'il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

La séance qui avait été ouverte à cinq heures de l'après-midi par un discours très-approprié et très-bien dit de M. Trudel, président de l'Union Catholique, ne s'est terminée que vers neuf heures du soir.

Tout le monde nous a paru content, enchanté, ravi; mais à nos yeux, le plus content, le plus enchanté, le plus ravi de tous a dû être le bon, l'excellent Père Michel, directeur de l'Union, car la recette a été abondante et permettra d'ajouter de nouveaux rayons à la bibliothèque.

Nous ne savons plus quel ancien avait adopté pour règle de conduite : "*nulla dies sine linea*;" le révérend Père, qui trouve cette maxime fort belle et fort bonne, l'a rendue encore meilleure en y ajoutant "*et sine libris*." Qu'on ne s'étonne donc plus si la bibliothèque de l'Union Catholique qui possédait à peine quelques ouvrages il y a un an, compte aujourd'hui plus de six cents volumes de choix. A vrai dire, la seule chose qui pourrait nous surprendre, ce serait de ne pas la voir doublée l'an prochain, "*Nulla dies sine libris*" nous paraissant le moyen le plus simple et le plus ingénieux pour atteindre ce but, si éminemment moral et patriotique.

M. WILLIAM BURNS LINDSAY.

Nous lisons dans le *Journal de Québec* du 16 Mai, la notice biographique suivante sur le dernier Greffier de la Chambre d'Assemblée :

" M. William Burns Lindsay, greffier de l'Assemblée Législative, qui vient de mourir, était né à Québec en juillet 1796. Il devint officier de la chambre en 1808, et succéda à M. William Lindsay, son père, le 1er octobre 1829. Lors de l'Union des deux provinces, il fut nommé à la charge de greffier du Parlement-Uni, le 10 juin 1841, par commission de Lord Sydenham. Ses états portent donc plus de 50 années de service.

Les devoirs de la position de greffier durent se ressentir des temps difficiles que le Canada traversa, depuis 1830 jusqu'à notre époque. L'impartialité d'un officier public de cette importance dut se heurter à bien des obstacles dans les luttes de nationalité qui remplissent l'histoire parlementaire du Bas-Canada : et cependant, personne ne se souvient d'un seul acte d'injustice commis par M. Lindsay ; au contraire, le plus bel éloge que nos premiers hommes publics s'accordèrent tous à décerner hier à sa mémoire, fut précisément la fermeté et la rare équité de sa conduite envers ses subordonnés, et son exactitude et sa fidélité envers ses supérieurs.

" Deux hommes, deux anciens Orateurs, MM. Sicotte et Sanfield Macdonald lui ont accordé ce beau témoignage, qui a été ratifié par toute la chambre. Sur la proposition de l'hon. M. Cartier, premier ministre, secondé par l'hon. M. Sicotte, la séance s'est immédiatement ajournée en signe de deuil et de respect. On s'attendait à la fin de M. Lindsay ; néanmoins, la Chambre fut douloureusement surprise d'apprendre cet événement de la bouche de l'Orateur. M. Cartier dans quelques paroles bien senties, fit l'éloge de ce vieux fonctionnaire public, qu'il avait visité quelque jours auparavant, et dont les dernières paroles avaient été :

" Lorsque vous verrez les membres de la Chambre, dites-leur que la première chose que je ferais, si j'en avais la force, serait d'aller reprendre mon siège encore une fois.

" M. Lindsay, dans le cours de sa longue carrière, a été le témoin impassible de tous les parlements célèbres de notre histoire ; il a vu passer à ses côtés bien des générations de patriotes, bien des partis ; il a assisté à de grandes luttes : aussi, comme tous lui portaient respect et déférence ! Il était la relique d'un autre âge. Il avait consigné l'histoire impartiale et fidèle de tous les débats importants dans le *Journal de la Chambre* : jamais aucun parti ne lui fit reproche d'inexactitude. L'héritage que feu M. Lindsay laisse à son successeur sera difficile à recueillir ; il sera malaisé d'atteindre à son égalité d'humeur, à l'amitié qu'il savait inspirer autour de lui ; c'est ce qu'ont su dire éloquemment les orateurs qui se sont levés dans la Chambre hier pour payer leur tribut de regret à sa mémoire. Et l'Assemblée Législative a donné des signes non équivoques de son assentiment lorsque l'un d'eux a ajouté que, dans la famille de Lindsay, les qualités administratives et les talents étaient héréditaires."

Nous ajouterons que le Gouvernement a respecté le vœu de la Chambre en nommant à cette charge le fils de M. Lindsay, qui exerçait depuis quelques années l'emploi d'assistant-greffier.

ERRATA. — Lecture de M. Royal publiée dans la dernière livraison, page 231, l'alinéa qui précède l'extrait des Légendes occupe cette place par erreur ; il faut lire : — *La scène d'intérieur qui suit est, dans son genre, un bijou de description ; l'auteur a copié la nature ; il l'a prise sur le fait :*

Page 232—premier alinéa qui suit l'extrait, au lieu de *Légende*, lisez *Légende*.

CHRONIQUE MUSICALE.

Montréal, 31 mai, 1862.

Chers lecteurs,

La quinzaine qui vient de s'écouler offre à la chronique et à la critique musicales plusieurs sujets intéressants.

M. Clarke, que nous avons déjà nommé dans l'*Echo*, donnait à la Salle Nordheimer, il y a quelques soirs, avec le concours d'une centaine de ses jeunes élèves, une charmante petite cantate, intitulée : *The Flower Queen*—la Reine des Fleurs. L'auteur de cette composition est un M. Root, de Boston, compositeur de mérite en ce genre de musique à la fois facile et agréable. M. Clarke avait admirablement décoré d'arbustes et de *sapinages* le fond de la salle où devait s'exécuter cette Cantate ; ce qui, joint aux fraîches et charmantes toilettes de ses petites cantatrices, faisait un très-bel effet. L'exécution musicale fut également satisfaisante, si bien qu'on dut répéter la cantate le soir suivant.

Depuis nos deux dernières excursions au "Désert," nous n'avons point éprouvé de plus grande jouissance musicale qu'en assistant, jeudi dernier, à l'intéressante séance de M. Gustave Smith. Nous n'avions aucun doute quant aux résultats, et toutes nos espérances ont été pleinement satisfaites. Cette parfaite satisfaction, nous sommes fort heureux de le dire, a été partagée par tous ceux des assistants que nous avons eu la bonne fortune de rencontrer—et d'interroger depuis,—hormis, toutefois, un ami consciencieux des beaux arts, qui accuse une toute autre impression de ce concert, dans une longue épître à l'adresse de M. Smith, que l'*Ordre* a eu la complaisance de publier. Évidemment le *stéréoscope* à l'aide duquel notre "ami" a fait ses observations, n'était pas sans imperfections ; il devait y avoir à son extrémité, comme à la lanterne magique du singe démonstrateur de Florian, quelque vilain... Smith, qui fit que le "véritable ami," comme Rodillardus jadis, y voyait bien quelque chose, mais... peu de chose. En bonne charité, l'auteur (les

auteurs peut-être) ferait bien d'adresser copie de son utile citation de Bertini jeune (Chap. De la raideur du bras) aux parents imprudents et anti-nationaux qui confient l'enseignement musical de leurs enfants au compositeur français. Le style *dièté* de cette correspondance, la nouveauté de l'orthographe musicale, (*List* si vous voulez), l'étrange méprise de la *Bacarole* de l'Euryanthe de Weber pour une Tyrolienne de Guillaume Tell, l'extrême bon sens de Mad. Stevenson travesti en défaut, et pardessus tout, les *mementos* incessants à l'adresse de M. Smith, tous ces petits poils mal assortis laissent percer deux oreilles dissemblables et rappellent forcément le proverbe :

Ne sutor ultrâ crepidam,

que nous soumettons respectueusement à la considération de l'auteur de l'*abeamus*.

Le véritable ami (!) écrit encore que M. Smith, sous le nom de *Cæcilius*, se fait valoir comme excellent professeur. Double erreur, monsieur. 1o. *Cæcilius* a autre chose à publier, pour le quart d'heure, que les talents *universellement reconnus* de M. Smith comme professeur, compositeur, ou exécutant ; 2o. *Cæcilius* improvisant et transcrivant lui-même ses articles, est un *simple* individu, or *Cæcilius*, M. le Véritable Ami, est aussi distinct de M. Smith, que le penseur de votre correspondance l'est de celui qui l'a photographié : vous reconnaîtrez volontiers qu'il y a bien là *la belle* différence.

Revenons donc au sentiment général, qui s'est si fortement prononcé en faveur de ce concert. En effet, on y remarquait la réunion de tous les artistes et amateurs *sérieux* de Montréal, tous heureux de reconnaître et les talents distingués et les mille services obligeants de M. Smith en lui prêtant leur bienveillant concours. Il y eut simplement inversion partielle du programme ; mais point d'omission, si l'on excepte le solo de violoncelle, qu'une affliction de famille empêcha M. Letondal de rendre, et qui fut cependant remplacé par un second solo de violon, exécuté par M. Torrington. Cet habile violoniste, ainsi que M. Prince, dans un solo sur un motif de Tancredi, pour cornet à piston, ont ajouté à leur réputation si bien établie d'excellents musiciens et d'artistes accomplis.

M. Ackerman a joué bien mieux encore que de coutume. Son charmant solo de clarinette fut extrêmement goûté de l'auditoire.

Notre ami, M. D. Ducharme, introduisit à l'auditoire la magnifique Norma de Jaëll. Il s'est bien acquitté de sa tâche difficile ; l'effet grandiose de la finale de ce morceau nous a surtout frappé.

Le grand duo d'Euryanthe, qui n'a pas été composé par Guillaume Tell, ni par M. Smith,

—qui n'est ni valse, ni mazurka, ni *marche*, ni *polka*,—mais bien un des meilleurs arrangements de Ravina, nous a paru suffisamment difficile pour éprouver le talent de deux habiles artistes. MM. Ducharme et Smith, qui l'avaient entrepris en cette circonstance, s'en sont très-bien acquittés. Il est possible que celui qui traite si *légèrement* ce morceau difficile dans sa correspondance, le traiterait aussi *légèrement* au piano.

Il serait vraiment pénible, pour un jeune artiste consciencieux comme l'est M. Saucier, de se laisser dire qu'il joue toujours *comme de coutume*. Celui qui lui prodigue ce compliment flatteur aurait-il, par hasard, quelques élèves... qui jouent toujours comme de coutume ! Assurément la persévérance constante de M. Saucier dans son art, et les peines, couronnées de succès, que se donne son professeur, M. Letondal, pour en faire un artiste accompli, méritent un témoignage plus favorable, que l'auditoire, du reste, s'est empressé de lui accorder en l'engageant à répéter le grotesque "Banjo," de Gottschalk.

Nous félicitons M. Ducharme, père, de pouvoir,—au témoignage que lui a accordé le public, d'avoir très-bien chanté son solo du "Chalet,"—ajouter encore celui d'un Véritable Ami,—de bien chanter à l'église aussi. Certes, il n'est pas donné à tout le monde d'édifier par son chant à l'église. A M. Ducharme donc le mérite d'y bien chanter, et de satisfaire aussi son auditoire au concert.

Notre aimable prima donna, Mde. L. H. Stevenson, a bien rendu un charmant "Aria" de la "Maritana, ainsi que "Casta Diva." Ceci s'explique assez naturellement par le bon jugement dont elle a fait preuve, en ramenant cette dernière cavatine au ton qui convenait le mieux à sa voix. Hélas ! que de fois avons-nous eu les oreilles écorchées par... quelque Ténore impitoyable, par exemple,—qui s'imagine faire ressortir la pensée musicale du compositeur en ne faisant pourtant sortir de son gosier que de pénibles efforts pour atteindre le *do de poitrine*. Mde. Stevenson en a été quitte pour deux bruyants "encore," à l'un desquels surtout,—elle a admirablement répondu en chantant avec entrain "Salut à la France."

M. Guénette nous a transporté de nouveau au *Désert*. Délicieux souvenirs ! Quand donc nous sera-t-il donné d'entendre encore une fois l'admirable partition de Félicien David. M. Guénette, en réponse aux applaudissements de l'auditoire, chanta "Ma belle nuit, ô sois plus longue !" N'exprimait-il pas ainsi le vœu de son auditoire ?

Les Montagnards Canadiens ont bien chanté. Leur répertoire est charmant et le public ne se lassera pas de si tôt du "Bivouac," de Kucken,

Ajoutons que M. Smith, (sortant du cadre étroit des *valse*s et des *mazourkas*, qu'a voulu lui tracer ce véritable ami), a composé, expressément pour le chœur de M. Benoît, un pas redoublé à voix d'hommes, (dédié aux Chasseurs Canadiens,) d'un joli effet et très animé. Ce morceau, bien exécuté par les Montagnards, leur valut l'honneur d'un "encore."

M. Lavoie, quoique très indisposé, ne voulut cependant pas tromper l'attente du public. Il chanta, avec beaucoup de goût et d'expression, la romance : "Aime, travaille, et prie." Nous avons beaucoup regretté que l'état de sa santé, joint à sa modestie, nous ait privé du plaisir de l'entendre une seconde fois.

M. Smith, d'après l'avis de celui qui a entrepris de le tancer d'importance, (tâche quelque peu rude pour celui ou ceux qui l'ont entrepris,) n'aurait pas fait assez de vacarme en accompagnant le chœur de Norma, chanté par la société Ste. Cécile. Il aurait dû couvrir le chœur avec son accompagnement ! Pardon, M. l'ami des beaux-arts, (qui n'êtes certainement pas l'ami de la musique), jamais vous ne réussirez à métamorphoser un musicien aussi sérieux que M. Smith en un de ces tappeurs de piano, —ou d'orgue, par exemple, qui vous accompagnent un solo de soprano avec ophidé ou trompette, ou quelqu'autres jeux semblables aux pédales. Grand merci ! sans avoir l'honneur de vous bien connaître, M. le correspondant, permettez, qu'à mon tour, je vous passe un mot d'avis. Lorsque vous aurez terminé vos méditations sur le chapitre de Bertini qui traite de la "raideur des doigts," étudiez *sérieusement* le paragraphe de l'Abécédaire de M. Smith (que l'on aurait peine à classer parmi les valse et du *forte*. Vous pourrez ensuite jeter un coup-d'œil attentif à la partition de Norma, que vous connaissez peut-être, et puis faire l'application des *ff* et des *pp*.

Que quelques personnes, qui s'attendaient à une séance ordinaire, aient songé à se retirer vers les onze heures du soir, cela n'est pas du tout surprenant. Constatons avec plaisir, cependant, que les premières notes de la charmante cantate de M. Smith, intitulée : le Pape-Roi,—produisirent tout-à-fait l'effet d'un *redeamus* sur ces personnes. Cette nouvelle composition est une addition très-marquante au répertoire *étranger* (*sic*) de notre compositeur français, et fut très-cordialement accueillie par l'auditoire.

Le nom de *Cacilius* invoqué en vain et dans le but évident de servir une très-petite affaire, nous a forcés d'entier dans une analyse un peu longue de ce concert. Nous terminons enfin en faisant remarquer que M. G. Smith, par ses nombreux, bons et utiles services,—ses talents incontestables,—la franchise et la loyauté de sa

conduite à l'égard de ses confrères et du public, —mérite, à tous égards, l'hospitalité et le bon accueil qu'il a reçus jusqu'à ce jour, et qui, à l'avenir, ne lui feront pas plus défaut qu'à ses autres compatriotes étrangers qui, par leurs connaissances, leurs talents et leur conduite irréprochable, ont su acquérir la confiance et l'estime de tous ceux qui savent apprécier ces excellentes qualités, et mes compatriotes-artistes feraient mieux de chercher à les imiter plutôt que de chercher à en faire une critique injuste et quelque peu contraire aux règles de la charité.

Nous ne pouvons terminer cette chronique sans signaler l'apparition d'un nouvel ouvrage destiné spécialement à l'usage de ceux qui se livrent à l'étude de la guitare. Ce nouveau recueil (qui sort des presses de M. Eusèbe Sénécal, et qui, au point de vue de la typographie musicale, fait le plus grand honneur à ce monsieur), est un choix de vingt-cinq airs populaires, soigneusement compilés par M. Jung, professeur de guitare et de piano. On sait que ce monsieur, — qui a obtenu de beaux succès à Ottawa, Brockville, St. Jean, et autres villes du Canada et des Etats-Unis, a déjà consacré plusieurs années à l'enseignement de la musique en notre cité. A l'expérience générale qu'il possède comme habile musicien, il joint les connaissances spéciales qui l'ont guidé dans l'arrangement et le choix des charmants morceaux qui composent le "Guitariste." Nous espérons que le public tiendra compte des bons services rendus à la cause des beaux-arts par M. Jung, et qu'il appréciera et ce nouvel ouvrage et son auteur.

"Le Guitariste," de M. Jung — le "Pape-Roi" (cantate), et "En Avant" (pas redoublé pour voix d'hommes), sont en vente chez MM. Boucher et Manseau, rue Notre-Dame

CÆCILUS.

CHRONIQUE MUSICALE.

Québec, 5 mai 1862.

DES CONCERTS EN GÉNÉRAL ET DE QUELQUES CONCERTS EN PARTICULIER. (1)

On disait autrefois *Concert de Musique* pour *Concert*, comme le prouve la phrase suivante du "Bourgeois Gentilhomme," de Molière : "Il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, aît un *concert de musique* chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis."

Nous avons de beaucoup dépassé le "Bourgeois Gentilhomme," car, depuis Pâques, nous en sommes à notre cinquième concert et nous voila *menacés* du sixième. Resterait à sa-

voir si nous avons eu des *concerts de musique*? Je répondrai *oui* et *non*—et j'essaierai de m'expliquer en quelques mots.

Nous avons d'abord eu Madame W. Stevenson, artiste bien connue à Montréal, qui a donné ici trois concerts. Madame Stevenson chante la romance dans la perfection, surtout lorsque cette romance est une ballade Irlandaise ou Ecossaise. Mais, en dehors de cela, nous avons entendu chanter tout aussi bien, dans notre pauvre petit Québec, la "Casta diva" et "Salut à la France."—Ces deux morceaux, en particulier, sortent trop du genre de Madame Stevenson... qui, cependant, les chante correctement et avec une certaine expression.

Je m'aperçois que je me mets à parler de "quelques concerts en particulier" avant de parler des "concerts en général."—Je dirai donc encore quelques mots de deux autres concerts dont on nous a *gratifiés* la semaine dernière... Je veux parler d'un concert donné sous la direction de M. T. Pearce, le nouvel organiste de l'Eglise Anglaise, et d'un autre organisé par Madame Penny, au profit de l'institution du Bon-Pasteur. Ces deux soirées avaient un but de charité, on ne saurait donc être trop indulgent... si toutefois, en musique, *l'intention peut-être réputée pour le fait*.

Un concert de monsieur Pearce assistait la plus brillante société de Québec, en robes de soie et en uniforme; S. E. le Gouverneur-Général avait accordé son patronage à cette bonne œuvre, et si la salle offrait l'aspect le plus brillant, la musique n'a pas toujours été *brillante*, tant s'en faut; mais ne faut-il pas tenir compte de la bonne volonté de ces dames et messieurs qui offrent leurs services de si bonne grâce pour venir au secours des malheureux? Les pauvres s'en trouveront bien, car il y avait foule à l'un et à l'autre; l'art en souffre peut-être... il en souffre certainement... mais qu'est-ce que cela fait aux yeux des trois-quarts du public?—Le concert de Madame Penny se donnait dans une salle de Bazar... le public, occupé à manger des sucreries, à boire de la limonade (il faisait très-chaud), ou à causer, ne s'est pas seulement inquiété si on lui jouait de bonne ou de mauvaise musique, un fait sûr c'est qu'il ne s'est pas plaint... ce bon public!!!

Un concert est certainement une bonne chose, mais on connaît le proverbe "trop d'une bonne chose ne vaut rien." Six concerts dans un peu plus de quinze jours. C'est trop, c'est beaucoup trop! J'irai plus loin: il n'est pas possible, pour des amateurs, de préparer tant de concerts en si peu de temps... En outre les programmes de tous ces concerts se ressemblent... il n'y a pas de variété... et vous le savez, comme moi:

"L'ennui naquit un jour de l'uniformité."

(1) Cette lettre, ainsi que l'indique sa date aurait dû paraître le 15 mai dernier.

Je n'ai jamais compris quel inconvénient il y aurait, dans un concert, à réciter quelque bonne pièce de poésie, à lire quelque essai sur une question d'actualité, à jouer quelques-uns de ces petits opéras de Salon qui sont en si grand nombre dans le répertoire français.... Vous me direz : mais cela n'est plus un concert ! Question de mots dans laquelle je vous donne raison entière pourvu que dans vos soirées vous m'instruisiez en m'amusant au lieu de m'agacer les nerfs en *écorchant* devant moi des auteurs que j'aime et que je respecte comme Mozart, Beethoven, Handel, Haydn et tant d'autres.... Mes raisons n'auraient sans doute aucun poids si je ne parlais que pour moi, mais interrogez le public et sur cent personnes quatre-vingts au moins vous répondront : Un Concert est en général ennuyeux. On m'a pas dit cela de certains concerts dont j'ai souvenance, à Québec même, et qui avaient été consciencieusement préparés pendant quatre, cinq et même six mois.... On ne le dira plus — si vous donnez moins de concerts mais si vous les préparez mieux—cela viendra je n'en doute pas.

Comme pendant au concert de M. Pearce nous avons eu dernièrement un concert donné sous la direction de M. H. Carter au profit de la "Société de bienveillance Irlandaise Protestante".... M. McGee M. P. P. présidait—décidément les concerts prennent une tournure politique.—En sont-ils meilleurs ? c'est une question. Toujours est-il que, grâce à cet expédient, ils attirent un nombreux auditoire. La première partie du concert de Mr. Carter était pitoyable. Le discours de M. McGee était éloquent et la Cantate pastorale intitulée "May Queen" ouvrage essentiellement Anglais et froid a été chanté assez correctement. Il faut dire que cette musique est très-facile et n'a aucune originalité. "La politique et l'esprit de secte ne sauraient s'accorder avec la vraie musique." Ceci est un axiôme pour moi et si quelque lecteur se refusait à l'admettre, je m'offrirais à l'établir sur des preuves parfaitement solides.

PATIENTIA.

P. S. On m'apprend à l'instant qu'une troupe de Ménestrels nègres vient d'arriver à Québec. Je ne le dis pas à l'éloge du public, mais toutes les compagnies de ce genre réussissent ici.... A la première soirée les sièges réservés sont même occupés par des personnes auxquelles il serait permis de supposer des goûts plus recherchés. Je vois cependant une excuse pour ces personnes, c'est que dans deux ou trois compagnies de nègres que je suis allé entendre par curiosité, j'ai remarqué que les ménestrels avaient le bon esprit de se borner à exécuter des morceaux faciles, mais ils les exécutaient bien—ceci est un très-bon principe que les

amateurs (les disciples de M. Carter surtout) feraient bien d'adopter en renonçant à tout jamais à écorcher du Handel ou du du Haydn où ils ne voient que *feu et chandelle*. On trouve de bons exemples partout.

P.

ETUDE LITTÉRAIRE.

LES MISÉRABLES.

Par M. V. Hugo.

Nous avons sous les yeux plusieurs critiques des *Misérables* de M. Victor Hugo, l'évènement littéraire du monde en ce moment. Chacune emprunte au Journal ou à la Revue où elle est publiée, une teinte ou une exagération particulière.

La *Revue des Deux Mondes* louange sans restriction ; le *Figaro*, dans une lettre étincelante de *Colombine* et dans deux articles de M. Jouvin, ne devine pas assez le but de l'ouvrage et n'en comprend pas assez la fausseté ; le *Correspondant* constate un progrès de style et d'idées chez l'auteur de *Notre-Dame de Paris* : suivant nous, seul M. Louis Veillot, dans le *Croisé*, *Revue Catholique*, envisage comme il faut et d'assez haut le livre des *Misérables*.

Nous nous empressons de donner aux lecteurs de l'*Echo* ce morceau de critique littéraire, dû à la plume du célèbre ex-rédacteur-en-chef de l'*Univers*.

Notre feuilleton d'aujourd'hui sera un extrait des *Misérables* intitulé :—"Le soir d'un jour de marche."—Cet épisode est le dernier coup de pinceau donné par M. Victor Hugo à une noble et sainte figure d'Evêque, qu'il a voulu esquisser au seuil de son livre. Nous l'avons choisi entre plusieurs, parcequ'il forme un tableau complet et qu'il nous aurait été difficile de trouver autre chose qui eût pu, sans danger, être mis sous les yeux de nos lecteurs. Quant à la manière dont l'auteur comprend les vertus d'un prêtre, elle n'est pas tout à fait celle de l'Eglise : la doctrine de Mgr. de D. ressemble trop aux vagues et panthéistes idées de M. Hugo. Cherchant à en faire un modèle de charité, dit le *Correspondant*, il a de proche en proche, poussé l'idéalisation jusqu'au sacrilège.

Voici la critique de M. Louis Veillot ; on trouvera au feuilleton l'extrait des *Misérables* dont nous parlons plus haut :—

Un critique nommé Hector, employé dans un grand journal parisien, analyse le nouvel ouvrage de M. Victor Hugo, jette dans toutes les directions quelques adjectifs enflammés, et termine en disant qu'il ne se permettra point de juger un tel livre, par la raison que s'il se voyait au pied du mont Blanc, il n'aurait garde d'ouvrir son parapluie pour mesurer la montagne ! Voilà un exemple des ferveurs qu'inspirent les *Misérables*, et un échantillon de la critique littéraire en 1862 :

Or, maintenant, suiez graves auteurs,
Epuisez-vous, rumez comme corsaires
Pour mériter de tels admirateurs,
Ou pour avoir de pareils adversaires !

Cependant laissons le parapluie du critique Hector ; le livre de M. Hugo est véritablement une montagne :

par ses dimensions d'abord, ce sera une *quintilogie* en deux volumes ; et par son objet, qui est la réforme ou la refonte du monde et de l'homme. Le but est grandiose assurément ; il n'est point inouï. De nos jours, le roman est volontiers réformateur et se développe volontiers en dix tomes. Eug. Sue, pour ne citer que lui, a broché plusieurs *Évangiles* dans ces proportions-là. Sans en avoir lu aucun, je crois qu'il y propose toutes les reconstructions et toutes les rédemptions que l'auteur des *Misérables* a en vue d'opérer, et par les mêmes moyens à peu près. Ce vilain précurseur n'empêche pas que l'entreprise de M. Hugo soit haute et digne de considération. Les données de l'erreur, même les plus vulgaires, prennent beaucoup d'importance dans la bouche d'un homme comme M. Hugo, qui possède une immense puissance de poumons, décuplée sans doute par le vacarme des sots admirateurs, mais après tout conquise par une véritable force de génie. Le génie donne à l'erreur ce rajouissement qui est toute sa nouveauté. Nous avons d'ailleurs ici plus et mieux que l'erreur vulgaire ou rajeunie ; on y sent un souffle de foi chrétienne et catholique ; souffle court et mêlé, mais brillant, parfois sublime. En présence des maux qu'il veut guérir, le génie se dégage des systèmes humains et vole vers les dictames du Christ. Ô témoignages de l'âme naturellement chrétienne ! J'étonne sans doute le lecteur, et peut-être davantage l'auteur lui-même. Je lui montrerai que j'ai pourtant raison, et que ses plus belles et plus saines aspirations sont catholiques. S'il l'ignore, je ne m'y attendais pas ; difficilement sa surprise égalera la mienne. Puisse-t-elle lui faire le même plaisir !

Tous les ouvrages de M. Hugo prêtent largement à la raillerie. Il n'a point de goût, point de mesure, point d'esprit, et je crains qu'il ne se croie de l'esprit ; il aime à passer du grandiose au grotesque, et il prend aisément le grotesque pour le grandiose ; il est très-injurieux, très-lourd et très-furieux dans l'injure, ce qui donne envie et rend facile de lui appliquer la peine du talion ; il a une rage d'imiter le mauvais chez lui-même et chez les autres, qui le fait clapoter longuement dans des mares odieuses et épaisses, il s'oublie à des parades également indignes de son sujet, de son âge et de sa valeur. Aucun de ces défauts ne manque dans les deux premiers volumes des *Misérables*, et l'on peut compter qu'ils ne manqueront pas dans les volumes suivants. On y trouve des calembourgs, des grimaces de la foire, des jovialités qui traînaient déjà il y a trente ans. Tout cela est imité de Shakespeare, de *Notre-Dame-de-Paris* et du *Tintamarre* ; tout cela est vieux, pesant et fait de la peine. Je le note pour protester contre le mauvais goût qui prodigue de telles verroteries sur une étoffe vraiment admirable et contre la décadence qui préfère les verroteries aux diamants. Voyons le fonds de l'œuvre.

M. Hugo veut en expliquer la pensée dans une préface qui a le mérite d'être brève, puisqu'elle ne se compose que d'une seule phrase ; malheureusement, cette phrase, longue et peu claire, demande un peu d'explication. Il nous serait utile de la reproduire, mais le livre a des droits que n'ont pas les revues, et nous devons nous borner à dire que l'auteur se propose d'abolir la faim, la nuit, la dégradation, la déchéance de la femme, les enfers artificiels et quantité d'autres choses.

Il y a là beaucoup de mauvaises idées en détestable

style. S'il faut abolir tout ce que dénonce M. Hugo, et si les fléaux qu'il prétend détruire ont la cause qu'il signale, la tâche sera rude ! Loin d'y aider, des appels comme celui-ci, que l'auteur des *Misérables* adresse à la foule, ne serviraient qu'à aggraver le mal.

Quelle possibilité d'abolir la faim, c'est-à-dire la souffrance et encore plus l'envie ? Quelle possibilité d'abolir la nuit, c'est-à-dire l'inégalité des intelligences ? Et d'ailleurs, n'y a-t-il que ces conditions de l'humanité qui dégradent l'homme, qui fassent déchoir la femme, qui "atrophient" l'enfant ? M. Hugo ne s'est pas aperçu, en écrivant sa préface, qu'il posait la question contre l'ordre même des choses humaines, ou ne s'est pas dit qu'une question ainsi posée est insoluble autrement que par des catastrophes qui impliquent une immense et inévitable aggravation des maux existants. Il voit des enfers, et les démons par lesquels il fait tourmenter les damnés de ces enfers, il nous les montre, sans exception, remplis de l'esprit nouveau. Quel remède donc, puisque les enfers ne sont pas fermés ? Nul autre qu'un cataclysme qui abolisse absolument l'homme ancien et crée une humanité absolument nouvelle, où le mal, l'injustice et la souffrance seront inconnus : et cette humanité nouvelle jouira du paradis... de Fourier !

Mais le livre vaut mieux que la préface. Il redresse, au moins en certaines parties, les tortuosités du programme ; le génie de l'écrivain franchit d'un vol puissant les abîmes où se perd le sectaire. C'est ce qu'une courte analyse va nous montrer.

Jean Valjean est un ouvrier de campagne, ignorant, à demi-sauvage, mais plein de droiture naturelle, bon et généreux sans le savoir. Dans une année de disette, un soir d'hiver, il vole avec effraction un pain, pour donner à manger à ses sept neveux. Il est arrêté, conduit aux assises, condamné par le jury à cinq ans de fers. Il reste au bagne dix-neuf ans, en punition de trois tentatives d'évasion. Lorsqu'il sort du bagne, il a eu le temps de réfléchir : son intelligence irritée s'est développée sous le poids des duretés, non pas injustes, mais iniques et inexplicables pour lui, dont il a été si longtemps victime ; il est devenu mauvais. Il veut se venger de Dieu et des hommes. L'accueil qu'il reçoit dans le monde n'est pas fait pour l'adoucir. Il a une affreuse mine, il est couvert d'affreux haillons, armé d'un affreux gourdin ; il présente pour toute recommandation un passeport jaune qui le signale comme un homme très-dangereux. C'est en cet état qu'il arrive dans la petite ville de D***, après une longue marche. Libre depuis quelque jours, il a déjà subi de cruelles avanies et même des injustices. Un négociant l'a volé en ne lui donnant que la moitié du prix d'une journée de travail, et il n'a pas osé se plaindre, parce qu'un forçat libéré n'a jamais eu raison contre un bourgeois. A D***, les aubergistes lui refusent asile ; un artisan à qui il demande l'hospitalité le menace de son fusil ; il ne trouve pas à acheter un morceau de pain. La nuit est venue, le froid le saisit : il voit une espèce de hutte, il s'y glisse ; un chien l'occupait déjà et le chasse, comme si ce chien était un homme. Épuisé, il se couche sur un banc à la porte de l'église. Une dévote, qui s'était attardée dans ses prières, l'interroge sans se laisser intimider par son aspect et par ses réponses farouches. Ayant appris qu'on le renvoie de partout, la dévote lui indique une maison voisine où on le recevra ; une maison dont la porte n'est fermée ni de jour ni de nuit. Il heurte rudement ; on

lui dit d'entrer et il se trouve en présence d'un prêtre et de deux vieilles femmes. Il décline son nom, sa situation, son aventure ; il montre son terrible passeport. Le prêtre répond en ordonnant à l'une des deux femmes de mettre un couvert de plus et de préparer un lit. Il fait asseoir le forçat près de lui, au coin du feu. Le forçat croit rêver :—Je vous ai pourtant appris mon nom et qui je suis, dit-il au prêtre.—Qu'ai-je besoin de votre nom, répond le prêtre, avant que vous me l'eussiez dit, vous en avez un que je savais. Vous vous appelez mon frère. Ce prêtre est l'évêque de D***, ancien magistrat, ordonné prêtre pendant l'émigration, homme de Dieu, plein de bonté et de miséricorde. Pour l'embellir, M. Hugo l'a rapproché tant qu'il a pu du Vicaire Savoyard et de Jocelin, et lui fait dire et faire plusieurs sottises. Mais dans cette occasion, il parle et agit en prêtre orthodoxe.

Le forçat dine donc à la table du bon évêque, et ensuite on le mène coucher dans la chambre des hôtes. Pendant la nuit il s'éveille, cherche à se rendre compte de ce qui lui arrive, et se rappelle parfaitement, comme le point le plus certain de son histoire depuis quelques heures, l'endroit où la servante de l'évêque a serré l'argenterie : six couverts qui, avec deux vieux flambeaux, sont tout le luxe de l'évêché. Il est tenté de voler ces couverts. Il lutte en lui-même, mais il cède. Il y a là un tableau d'une beauté achevée et suprême. Pour arriver jusqu'à l'argenterie, le voleur doit traverser la chambre de l'évêque. L'évêque dort du sommeil du juste ; la lune éclaire son doux et saint visage. Pour la première fois, l'homme du baigne commence à bien comprendre ce que c'est qu'une mauvaise action. Néanmoins il passe outre ; il commet le vol et se sauve. Arrêté quelques heures après, il est ramené chez l'évêque :—*« Ah ! vous voilà, s'écrie celui-ci en regardant Valjean, je suis bien aise de vous voir. Eh bien, mais ! je vous avais donné les chandeliers aussi, qui sont en argent comme le reste. Pourquoi ne les avez-vous pas emportés avec vos couverts ? »* L'évêque renvoie les gendarmes. Resté seul avec le forçat presque évanoui, il s'approche et lui dit à voix basse :—*« N'oubliez pas, n'oubliez jamais que vous m'avez promis d'employer cet argent à devenir un honnête homme. »* Le forçat reste interdit ; il ne se souvient pas d'avoir rien promis. L'évêque avait appuyé sur ces paroles. Il reprend avec solennité :—*« Jean Valjean, mon frère, vous n'appartenez plus au mal, mais au bien. C'est votre âme que je vous achète ; je la retire aux pensées noires et à l'esprit de perdition, et je la donne à Dieu. »*

L'homme du baigne résiste aux sentiments inconnus qui viennent l'envahir. Il voyait avec inquiétude s'ébranler au dedans de lui l'espèce de calme affreux que son malheur lui avait donné. L'orgueil se révolte et fortifie l'habitude des pensées mauvaises. L'occasion d'un nouveau crime se présente, il la saisit ; il vole quarante sous à un enfant qu'il rencontre sur le chemin. Mais la parole de miséricorde le poursuit et ne le lâche pas. Elle retourne son âme, et cette âme, ainsi secouée et comme raelée par la grâce de Dieu, se révèle à elle-même sous un aspect qu'elle ignorait. Cette âme renouvelée a déjà fait un homme nouveau. Valjean déteste surtout son dernier crime. Ce larcin presque involontaire commis dans la tempête de l'obsession, lui fait horreur. Il essaie de restituer, il demande aux passants de le faire arrêter, il se désespère, il veut ex-

pier ; il a des retours violents et veut persévérer dans le mal. Cette péripétie est d'une grande conception, d'une vérité profonde, d'une langue admirable. *« Vous n'avez promis de devenir honnête homme. Je vous achète votre âme. Je la retire à l'esprit de perversité et je la donne au bon Dieu. »* Cela lui revenait sans cesse. Il opposait à cette indulgence ecclésiastique l'orgueil, qui est en nous la forteresse du mal. Il sentait indistinctement que le pardon de ce prêtre était le plus grand assaut et la plus formidable attaque dont il eût encore été ébranlé ; que son endurcissement serait définitif s'il résistait à cette clémence ; que s'il céda, il faudrait renoncer à cette haine dont les actions des autres hommes avaient rempli son âme pendant tant d'années, et qui lui plaisait ; que cette fois il fallait vaincre ou être vaincu, et que la lutte, une lutte colossale et définitive, était engagée entre sa méchanceté à lui et la bonté de cet homme...

« Il promena sa vue au loin et appela une dernière fois l'enfant qu'il avait volé : Petit Gervais ! Petit Gervais ! Son cri s'éteignit dans la brume, sans même éveiller un écho. Il murmura encore une fois : Petit Gervais ! mais d'une voix faible et presque inarticulée. Ce fut là son dernier effort ; ses jarrets fléchirent brusquement sous lui, comme si une puissance invisible l'accablait tout à coup du poids de sa mauvaise conscience ; il tomba épuisé sur une grosse pierre, les poings dans ses cheveux et le visage dans ses genoux, et il s'écria : Je suis un misérable !

« Alors son cœur creva et il se mit à pleurer. C'était la première fois qu'il pleurait depuis dix-neuf ans...

« Jean Valjean pleura longtemps. Il pleura à chaudes larmes, il pleura à sanglots, avec plus de faiblesse qu'une femme, avec plus d'effroi qu'un enfant.

« Pendant qu'il pleurait, le jour se faisait de plus en plus dans son cerveau, un jour extraordinaire, un jour ravissant et terrible à la fois. Sa vie passée, sa première faute, sa longue expiation, son abrutissement extérieur, son endurcissement intérieur, sa mise en liberté, réjouit par tant de plans de vengeance, ce qui lui était arrivé chez l'évêque, la dernière chose qu'il avait faite, ce vol de quarante sous à un enfant, crime d'autant plus lâche et d'autant plus monstrueux, qu'il venait après le pardon de l'évêque, tout cela lui revint et lui apparut clairement, mais dans une clarté qu'il n'avait jamais vue jusque-là. Il regarda sa vie, et elle lui parut horrible ; son âme, et elle lui parut affreuse. Cependant un jour doux était sur cette vie et sur cette âme. Il lui sembla qu'il voyait Satan à la hauteur du paradis.

« Combien d'heures pleura-t-il ainsi ? Que fit-il après avoir pleuré ?... Le voiturier qui faisait à cette époque le service de Grenoble, et qui arrivait à D... vers trois heures du matin, vit un homme dans l'attitude de la prière, à genoux sur le pavé, dans l'ombre, devant la porte de l'évêque.

Voilà l'homme du peuple, que le besoin rend coupable, que la répression rend méchant et pervers. La charité le relève, la miséricorde le transfigure. Il est changé, dit M. Hugo. Pardon ! il est mieux que changé ; et nous, que rien n'oblige d'employer les euphémismes philosophiques, nous pouvons dire le vrai mot : il est converti. S'il n'était que changé, la suite de son histoire ne serait pas possible, ou du moins ne serait plus vraisemblable. Cet homme est tellement converti qu'il s'élève jusqu'à l'héroïsme et jusqu'au surnaturel de la

vertu chrétienne. Il devient bon, compatissant, il se sacrifie par amour de la justice ; nous le verrons accepter l'ignominie, la chercher volontairement pour faire son devoir et rester dans la véritable voie de la conscience et de l'honneur.

Avec l'argent de l'évêque, Valjean, dont l'intelligence grandit à mesure qu'il devient meilleur, s'établit dans une petite ville du Pas-de-Calais, sous un nom supposé, fonde une industrie et s'élève rapidement à la considération et à la fortune. Il vit en anachorète, sobre, silencieux, studieux, bienfaisant, modeste. Les honneurs s'offrent à lui, il les refuse. Cependant il est forcé d'accepter la mairie de sa ville. Un jour, comme maire, il fait mettre en liberté une pauvre femme perdue, une fille injustement arrêtée à la suite d'une querelle avec un bourgeois qui s'était amusé à l'insulter.

Cette fille, c'est Fantine, qui donne son nom à cette première partie de la quintilogie. Avant le moment où Valjean la rencontre, nous la connaissons déjà ; nous la connaissons même avant que M. Hugo n'eut commencé son épopée : c'est la Récluse de *Notre-Dame-de-Paris*.

Fantine n'a ni père ni mère. Elle était belle, intelligente, même pudique. Un étudiant l'a séduite lorsqu'elle avait dix-huit ans, et l'a abandonnée d'une façon lâche et cruelle, lui laissant un enfant. L'histoire de la séduction de Fantine, de son amour ingénu et de sa joie imprévoyante et ignorante parmi les ménages du quartier latin, vient après celle de la conversion de Valjean. C'est une suite de tableaux plus malheureux les uns que les autres, pleins de fausse verve, de fausse ironie, abominablement lourds. Ces étudiants, particulièrement leur chef, l'amant de Fantine, qui est vieux, qui fait de l'esprit et qui n'en a point, sont d'odieux petits drôles, absolument sans cœur, et leurs compagnes ne valent guère mieux. Je ne dis point que la peinture ne soit vraie au fond, mais elle manque d'art. À côté de cela, M. Courbet et son prophète Champfleury font de l'idéal. C'est le mal morne et bête. On ne s'explique pas que Fantine, avec les qualités que l'auteur lui a données, soit tombée dans de tels filets. À défaut de principes et de toute lumière morale, elle devait être protégée contre son étudiant, par le seul instinct de sa nature délicate ; elle devait le fuir comme on fuit le reptile. Je veux bien admettre que Fantine n'est point dégradée par sa première chute, puisqu'il paraît que c'est la faute des lois et des mœurs : mais elle l'est par son choix. Ni les mœurs ni les lois ne la livraient à ce eustre prétentieux, déjà chauve et malsain.

Enfin, la Fantine abandonnée veut désormais demander au travail sa vie et celle de son enfant ; forte invraisemblance ! Car d'où lui vient cette morale si elle ne l'avait pas ? Et si elle l'avait, pourquoi est-elle tombée ? Passons là-dessous. Le travail manque à Paris. Fantine espère trouver quelque secours dans son pays natal. Elle part avec son enfant, une charmante petite fille qu'elle appelle Cosette. Chemin faisant, elle craint que son enfant lui fasse tort et qu'il ne lui devienne ainsi plus difficile de trouver le travail nécessaire pour l'élever. Elle la confie à des gens qu'elle croit bons, et elle arrive à M***, sur M***, où Valjean est manufacturier. Elle est admise dans ses ateliers, tout va bien pendant quelque temps. Mais ces ateliers sont tenus sur un pied de moralité sévère ; et quoique Fantine ne donne lieu à aucune plainte, par jalousie de sa bonne grâce, par méchanceté bête, une femme de bien,

chargée de surveiller les ouvrières, découvre que la pauvre fille a un enfant, et la chasse. La gêne arrive à grands pas, la misère, la faim. En même temps, les gens chez qui Fantine a laissé sa fille, et qui sont des monstres, lui demandent sans cesse de l'argent, tantôt sous prétexte que l'enfant est malade, tantôt en menaçant de la renvoyer. Cet argent, ils le volent ; l'enfant n'est ni élevée, ni vêtue, ni nourrie ; on l'accable de coups et de travail ; elle est "atrophie." Fantine paye toujours. Pour satisfaire ces vampires, elle vend ses cheveux, elle vend ses dents, elle vend son corps. Elle tombe à la prostitution. C'est là que Valjean la ramasse complètement dégradée, malade, à demi folle, mourante. Valjean a deviné toute cette histoire, tout ce martyre de l'amour maternel. L'ancien forçat, devenu chrétien, recueille la prostituée restée mère. Il la fait porter dans un hôpital qu'il a fondé pour ses ouvrières, la confie aux Sœurs de la charité, et s'occupe de lui rendre son enfant. Placée dans ce milieu, entre cet homme régénéré et ces deux saintes femmes, dont l'une surtout, la Sœur Simplice, est un ange, Fantine reparaît telle que Dieu l'avait faite et voulue ; elle gagne le cœur de tout le monde. Sœur Simplice la chérit, Valjean l'honore, le médecin veut la sauver, et il n'en désespère pas pourvu qu'elle revoie son enfant ; mais Fantine mourra sans embrasser Cosette.

Valjean est sur le point de partir pour aller chercher lui-même Cosette, que les misérables à qui Fantine l'a confiée ne veulent pas lâcher. Tout à coup, il apprend que l'on juge aux assises du département un homme que l'on croit être le forçat libéré Jean Valjean, disparu depuis sa sortie du bagne. Cet homme est accusé de plusieurs crimes, entre autres d'avoir volé récemment des fruits dans un verger. Son identité est constatée, et l'arrêt probablement le condamnera à rentrer au bagne pour n'en plus sortir.

Que va faire l'ancien forçat, réhabilité par le repentir et par la pratique de toutes les vertus, mais qui, en réalité, a commis deux des crimes reprochés à un autre ? Laissera-t-il condamner l'innocent ? Sacrifiera-t-il non-seulement toute cette situation qu'il a si noblement conquise en devenant un homme nouveau, mais encore le bien immense qu'il fait par cette situation même à toute une population tirée de la misère, bien que personne ne peut faire comme lui ? La conscience parle ; elle triomphe de tous les sophismes ingénieux et spécieux que l'intérêt propre lui oppose, et le chrétien obéit. Jean Valjean va se dénoncer aux assises.

La scène est d'une extraordinaire beauté. Le combat intérieur qui la précède est plus magnifique encore, et il est conduit, ravivé, mené à son terme avec un art prodigieux. J'y regrette pourtant deux choses, et je les regrette sincèrement, car ce qui est si véritablement plein de la grande beauté, de la beauté morale, mériterait d'être sans tache. À mon avis, ce grand drame de l'âme, si artistement déroulé, pêche néanmoins contre l'art en deux manières : par omission et par excès. M. Hugo, ne voulant pas être chrétien, laisse trop croire que son héros est livré aux seules ressources de la vertu naturelle. Dans la nuit où, ayant déjà décidé le sacrifice, Valjean combat cependant encore contre la grâce qui le pousse au sublime de l'héroïsme, à l'immolation volontaire, le crucifix n'apparaît pas, et Dieu semble n'être pour lui que le mot des philosophes, le spectre de la conscience. Dès lors, le sacrifice n'est ni si beau, ni

si touchant, ni si vraisemblable qu'il pourrait l'être. En effet, jusqu'au dernier moment, Valjean semble plutôt agir par une certaine fatalité qui est en lui et autour de lui que par un dessein formé et accepté de se perdre en ce monde pour se sauver devant Dieu. M. Hugo ne craint pas de rappeler la nuit de Gethsémani, et je ne lui en fais point reproche : comme tout chrétien qui veut racheter son âme et l'âme de son frère, Valjean à cette heure suprême est un Christ. Mais, par l'erreur du poète, Valjean tantôt semble subir la volonté du destin, tantôt semble faire sa propre volonté. Le Christ, dans la sueur sanglante de l'agonie, fait avec amour la volonté très-juste et très-sainte de son père. — « Mon père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi : néanmoins, non comme je veux, mais comme vous voulez ! »

L'excès vient de la poétique même de M. Hugo, qui l'entraîne à mêler toujours le grotesque au sublime ; il vient aussi de cette passion étroite et violente qui l'anime contre les puissances sociales. Pour obéir à sa poétique, il a affublé de titres ridicules, comme s'il se voulait railler de son œuvre, tous ces beaux chapitres, où il peint en traits si magnifiques et si poignants les combats, les défaillances, les grandeurs de l'âme humaine ; *Une tempête sous un crâne* ; — *Entrée de fureur*. — *Le lieu où des convictions sont en train de se former*. — *Champanne de plus en plus étonné*, etc. A quoi bon ces dérisions ? A quoi bon surtout les dérisions qu'il jette sur la justice, et à propos de son appareil, et à propos de ses faiblesses inévitables, et à propos de ses cruelles et involontaires erreurs ? M. Hugo veut-il abolir les tribunaux, ou veut-il que la justice ne soit plus rendue par les hommes ? Cette faute d'excès, qui serait déjà grave quand même le poète resterait dans la mesure, le devient davantage par sa pente à outrer tout. Les quinquets fument, les avocats sont ridicules et indifférents au sort de l'accusé, le ministère public s'acharne à requérir en style fleuri, les juges passent d'une manière invraisemblable sur les invraisemblances les plus énormes ; on se hâte de dépêcher le pauvre diable qui est sur la sellette, on veut en finir et aller se coucher, car il est tard. Un satirique peut se permettre ces hyperboles, et elles n'en sont pas moins blâmables ; mais un réformateur doit considérer les choses dans le vrai, et l'artiste doit prendre soin de ne pas révolter le sens du lecteur. Le vrai est qu'il faut des avocats, un ministère public, des juges, une salle d'audience, des quinquets pour éclairer la nuit, et que la justice ne prend si peu de souci du sort des accusés, ni ne se trompe habituellement sur les coupables ; le vrai est qu'on ne réformera rien en riant au nez de tout l'ordre judiciaire, en se moquant des réquisitoires, des plaidoires, des résumés, des quinquets et des verdicts, et en érigeant l'accident en coutume. J'ajoute que si le réformateur est en devoir de rester dans le vrai, l'artiste n'y est pas tenu moins étroitement. Le droit de développer l'idéal n'est pour l'artiste que le droit d'étendre et de transfigurer le vrai. S'il révolte le sens du lecteur, s'il le force à s'écrier : C'est trop, c'est faux, c'est impossible ! alors il manque son but en même temps que son effet. Il abaisse ce qu'il veut trop grandir encore plus que ce qu'il veut trop rapetisser. La belle scène dont je parle franchit l'écueil, mais ne le franchit qu'en chavirant. Valjean, le forçat libéré, l'emporte trop sur ses juges ; il est trop élevé au-dessus de la justice et de la société

tout entière ; les organes de la justice, vengeurs de la société, sont trop acharnés à perdre cet innocent qu'il veut sauver. On se réfugie contre l'horreur du spectacle en se disant que tout cela est impossible, que c'est un cauchemar.

Cependant Valjean fait relâcher son Sosie et reste lui-même livré à la justice, qui ne tarde pas à mettre la main sur lui. Il s'échappe de prison, vient recevoir le dernier soupir de Fantine, qui meurt—en odeur de sainteté—sans avoir revu sa fille ; et redevenu forçat en rupture de ban, il part avec l'intention de délivrer Cosette.

La première partie du poème finit ici. Il est probable que les parties suivantes nous montreront le forçat en lutte contre la société, s'efforçant de lui arracher les misérables qu'elle opprime et qu'elle broie. Le forçat va devenir un rédempteur ; point de vue faux, favorable peut-être à l'intérêt vulgaire que recherchent les goûts, les passions et les folies du temps, mais au fond antilittéraire, créant un art inférieur, et dont les conséquences morales sont à redouter. J'ai grand peur que la fausseté du point de départ ne détermine d'autres faussetés en tout sens, et que beaucoup de génie ne se dépense à fourvoyer de plus en plus le goût et les sentiments publics.

Valjean a pu devenir un admirable pénitent. C'est ce qu'il est jusqu'à présent, dans la vérité de son personnage plus encore que dans la peinture de l'auteur, manquée en divers endroits, tantôt par des erreurs de poétique, tantôt par d'autres défaillances. Valjean ne peut devenir un rédempteur, parce qu'il est flétri. Il l'a été trop durement, sans doute, mais il l'a été justement. Cette flétrissure ne l'empêcherait pas d'être saint ; elle l'empêcherait d'être prêtre ; c'est ce que l'on nomme une *irrégularité*. Nul moyen d'ériger en rédempteur un homme qui ne pourrait être élevé au sacerdoce. L'œuvre de la rédemption a ses conditions nécessaires, au-dessus des puissances du repentir. Il y faut une certaine virginité que les larmes et le sang même ne restituent pas lorsqu'elle est une fois perdue. Fantine peut être placée dans le ciel à côté de Marie-Madeleine, elle n'aura point place parmi les vierges qui forment le cortège de l'Agneau. Ces hiérarchies sont éternelles. Quiconque veut les briser, tombe dans le faux, et cette loi gouverne l'art comme tout le reste.

J'ai indiqué en courant quelques-uns des défauts qui déparent ce puissant ouvrage ; j'ai essayé aussi d'en signaler les fortes beautés. Je pourrais faire une part plus vaste à la critique et à l'éloge ; mais il ne faut pas oublier que nous n'avons ici qu'un premier chant du poème, et nous y devons revenir. Laissant les questions de forme et de goût, je termine en appelant l'attention de l'illustre écrivain sur des considérations qui tiennent au fond de son sujet. Il me semble que l'histoire même de Valjean et de Fantine réfute les propositions radicales de la préface, et montrent que ni le mal n'est si grand qu'il le dit, ni le remède si difficile à trouver et si impraticable qu'il le croit. Ce remède est dans la société même, et il a un nom fort connu : c'est la religion catholique.

Premièrement, Valjean n'est pas un vrai criminel, et Fantine n'est pas une vraie prostituée. Un brave homme qui a volé un pain pour nourrir de pauvres enfants, qui est intelligent et plein de cœur, qui se relève au premier appel de la conscience, qui n'a besoin

que de sentir dans sa main un roseau pour se tirer de dix-neuf années de dégradation et monter aux plus hauts sommets de l'honneur, cet homme n'est pas du tout le criminel ordinaire que rencontrent la société et les lois; ou il faudrait admettre que les bagnes sont peuplés de saints et de héros, déportés là par des pervers siégeant dans les Cours de justice. Semblablement, une femme telle que Fantine, bonne, simple, courageuse, capable d'embrasser tous les travaux, de supporter toutes les ignominies, d'accepter tous les martyres pour remplir ses devoirs de mère, cette femme n'est pas la prostituée que l'on rencontre partout; ou bien, il faudrait croire que les maisons de prostitution sont, comme les bagnes, des pépinières du paradis.

Secondement, ni Valjean ni Fantine ne sont si rejetés, si destinés d'appui, si fatalement condamnés et perdus que M. Hugo le prétend. Quant à Valjean, point de doute: il ne trouverait pas un jury pour le condamner, et peut-être pas même un avocat-général pour requérir contre lui. Que par impossible on le condamne, il ne trouverait pas une administration de la justice qui voulût remettre à la chaîne et au boulet le "vertueux criminel." Quant à Fantine, hélas! nous ne sommes plus au temps où le "préjugé" repoussait les filles-mères, et ce n'est pas aujourd'hui qu'on chasserait une bonne ouvrière de n'importe quelle manufacture, parce que l'on viendrait à découvrir qu'elle a un enfant. Sur ce point, les mœurs sont assez converties; et malheureusement la faim et la prostitution n'y ont rien perdu.

Troisièmement: Quand même la société serait aussi rigoureuse et aussi impitoyable envers ses membres tombés que le prétend l'auteur des *Misérables*, il reste dans cette société assez d'éléments chrétiens et avec eux assez de miséricorde pour montrer comment l'amélioration est possible. M. Hugo lui-même le prouve, et la magie de son éloquence reste encore au-dessous de la réalité. Le forçat chassé de partout rencontre une femme qui lui dit: Frappez à cette porte! Cette femme est une chrétienne qui vient à lui d'elle-même, en sortant de l'église. Derrière la porte indiquée, il trouve un homme qui lui dit: Tu es mon frère! Cet homme est un chrétien. Le forçat se rend coupable envers son bienfaiteur: le bienfaiteur trahi pardonne, et lui dit: Je t'achète ton âme pour la donner au bon Dieu! Ce bienfaiteur est un prêtre. La prostituée est bafouée, insultée, mise hors la loi. Un homme la relève et lui dit: Tu es ma sœur! Cet homme est un homme revenu à Dieu, un converti. Une femme la reçoit dans son cœur, la sert et l'aime: cette femme est une vierge vouée à Jésus-Christ. Et que voit-elle, cette vierge, dans la prostituée, qui lui est amenée, couverte de honte et de souillures? Elle voit un membre souffrant de Jésus-Christ.—Le vagabond est saisi par la justice, accusé de crimes qu'il n'a pas commis, enveloppé d'un filet dont il ne peut se tirer. On se moque de son ignorance, qui semble une ruse. Un homme vient le sauver en se livrant lui-même. Pourquoi cet homme fait-il cette action grande et étrange? Parce qu'il est chrétien. Où puise-t-il le courage d'obéir ainsi aux dictées de sa conscience? Dans la pensée que ce n'est rien d'être juste devant les hommes et qu'il faut être juste devant Dieu.—L'enfant pauvre et sans famille est livré à la rapacité de deux monstres. Qui délivrera l'enfant, qui le tirera de ces mains barbares? Le chrétien encore,

l'homme dont la conscience s'est éclairée et affermie aux rayons de la vérité.

Ainsi le problème que veut résoudre M. Hugo, ramené aux termes du possible, n'est pas sans solution, parce que le christianisme est là. Le christianisme travaillait à résoudre ce problème longtemps avant que M. Hugo ne songeât à écrire son livre. Nous ne manquons pas de réformateurs qui songent à bannir le christianisme pour tout améliorer. S'ils savent lire le livre de M. Hugo, ils y verront ce que l'humanité saurait faire et pourrait devenir lorsque le christianisme en aura été banni; et M. Hugo lui aussi, qui a bien quelque pente vers les réformateurs de cette espèce, n'a qu'à se relire pour se convaincre que sans le christianisme il n'aurait pas même pu concevoir son livre.

LOUIS VECILLOT.

Dialogue entre la France et l'Angleterre.

LA FRANCE.

Nos peuples trop longtemps restèrent ennemis,
Lorsque leur intérêt leur dictait d'être amis.
Quels gains avons-nous eus de nos géantes guerres?
Des ruines, du sang, des haines séculaires.
Pourquoi donc nous haïr? parlons de bonne foi;
S'il naquit des griefs entre nous, ce fut moi
Qui dus les ressentir; cependant sans rancune
Je vous offre la main; une chance opportune
Survient pour terminer notre rivalité,
Dont a cruellement souffert l'humanité;
Employons pour son bien cette vaste puissance,
Ce génie éclairé, dont que la Providence
Nous fit à toutes deux, et frayons le chemin
Qui doit vers le progrès guider le genre humain!
Ensemble nous avons châtié l'insolence
Du czar ambitieux qui menaçait Byzance;
Sa flotte a disparu des rives de l'Euxin;
Nos drapeaux glorieux ont flotté sur Pékin
Où nos soldats vainqueurs au commerce du monde
Ouvrirent une source en richesses féconde.
Aux bords américains, bientôt nos pavillons
Ensemble auront vengé les droits des nations.
Oui, tels seront les fruits, la conquête morale
Que nous recueillerons d'une amitié loyale.
Du hideux esclavage affranchi pour jamais,
Le monde nous devra la liberté, la paix.

L'ANGLETERRE.

A ces fiers sentiments, à ces justes paroles
J'applaudis de grand cœur; voici de brillants rôles
Qui nous sont par le Ciel assignés ici-bas.
J'y consens; entre nous plus de sanglants combats.
Une guerre serait pour toutes deux fatale;
Jamais n'aurait surgi lutte aussi colossale.
Quel peuple jusqu'ici, pour la destruction,
Eut ces moyens puissants dont la possession,
En centuplant nos bras par des armes terribles,
Au reste des humains nous montre irrésistibles?
Il est donc important de resserrer nos nœuds;
Nos peuples en seront plus riches, plus heureux.
Déjà le libre-échange a, selon ses promesses,
Versé sur nos pays d'abondantes richesses
Et, par l'enchaînement de mutuels rapports,
A rendu nos liens plus durables et forts.
Votre grand empereur a brisé la barrière
Du tarif qui vous tint un siècle prisonnière;
Son génie a pour nous ouvert des mines d'or,
En donnant au commerce un généreux essor

Et bientôt, en suivant la France et l'Angleterre
 Dans ce noble chemin, les peuples de la terre
 Echangeront entre eux les innombrables fruits
 Que leur sol, leur climat, leurs mains auront produits.
 Ce sera l'âge d'or, la paix universelle.
 Pourquoi donc compromettre une union si belle,
 Risquer de l'ébranler jusqu'en ses fondements
 Par vos géants projets, vos coûteux armements ?

LA FRANCE.

Par des voisins jaloux et puissants entourée,
 Je dois être aux combats sans cesse préparée.

L'ANGLETERRE.

Mais, avec vos vaisseaux tout cuirassés de fer,
 Voulez-vous me ravir le sceptre de la mer ?

LA FRANCE.

L'Océan de ses flots partout vous environne,
 Mais il n'est un domaine exclusif pour personne.
 Le Très-Haut, dont le bras enchaîne son courroux,
 Voulut, en le créant, qu'il fut libre pour tous.
 N'enfreignons point ses lois.

L'ANGLETERRE.

Les vastes colonies,
 Sur tous les points du globe à ma couronne unies.
 Réclament de ma part une protection
 Que leur garantira toujours mon pavillon.
 Mon commerce étendu sur les deux hémisphères
 Rend, pour le protéger, mes flottes nécessaires :
 Tel n'est point votre cas.

LA FRANCE.

Il fut jadis un temps
 Où mes vaisseaux voguaient redoutés, triomphants
 De l'Europe à l'Asie ; un jour la destinée
 Leur ferma l'Océan, la Méditerranée ;
 Mais ces temps sont changés et Napoléon trois
 M'a fait reconquérir d'incontestables droits.
 Deux mers baignent mes flancs et rendent légitime
 Mon titre glorieux au pouvoir maritime.

L'ANGLETERRE.

Eh bien, si votre idée est fixe sur ce point,
 Pour vous dissuader je n'insisterai point ;
 Parlons d'autres sujets ; sous le ciel du Mexique
 Nous ne poursuivons pas la même politique ;
 Pareil dissentiment sur l'Isthme de Suez,
 Quant au fameux canal que construit De Lesseps.

LA FRANCE.

Sans doute en ces endroits bien faible est notre entente ;
 De même nous suivons la ligne divergente
 En Egypte, en Syrie, au rivage africain,
 A Madagascar, comme au Golfe mexicain ;
 Je l'avoue à regret.

L'ANGLETERRE.

La presse n'est pas libre
 Chez-vous, du moins pas plus que près des bords du Tibet ;
 Otez-lui son bâillon.

LA FRANCE.

Pour un peuple léger
 La liberté bientôt deviendrait un danger.
 L'Anglais est flegmatique et peut, à haute dose,
 Ecouter des discours soit en vers soit en prose.

L'ANGLETERRE.

Fort bien, ainsi chez vous point vous ne supportez
 La liberté, tandis qu'ailleurs vous l'exportez.
 Cependant dites-moi d'où vient qu'en Italie
 Vous défendez le Pape.

LA FRANCE.

Un nœud sacré m'lie
 A maintenir un trône auguste et respecté
 Par sa sainte origine et son antiquité.
 De l'Eglise, on le sait, je suis la fille ainée ;
 Loin qu'elle soit par moi jamais abandonnée,
 Je veux la soutenir contre ses agresseurs ;
 A Rome mes soldats restent ses défenseurs ;
 Mon peuple est catholique.

L'ANGLETERRE.

Oui, quant à l'apparence ;
 Il est déiste au fond et faible est sa croyance.
 Volney, Rousseau, Voltaire, Hugo, Renan, Dupuis,
 Voilà ses écrivains en faveur.

LA FRANCE.

Je ne puis
 Sans réputation écouter ce langage
 Que le peuple français prendrait pour un outrage.
 Le vôtre est protestant et peut n'avoir pas foi
 Au triomphe prochain qu'attend le pape-roi ;
 Mais si la papauté sut braver la tempête
 Qui déjà bien des fois a menacé sa tête,
 De sa nouvelle épreuve oui, je vous le prédis,
 Dieu la fera sortir forte comme jadis ;
 Le bon droit est pour elle.

L'ANGLETERRE.

Ah ! sans doute en ce monde,
 Qu'a créé du Très-Haut la sagesse profonde,
 Rien ne peut arriver hors son consentement ;
 Les rois pour ses desseins ne sont qu'un instrument.
 Il les mène à son gré ; son tribunal auguste
 Dans tous ses jugements ne peut être que juste.
 De l'obscur avenir sans sonder les replis,
 Vénérons ses arrêts dans les faits accomplis.

LA FRANCE.

Eh bien ! soumettons-nous à ses lois souveraines
 Qui gouvernent les cieux et les choses humaines ;
 Tôt ou tard il punit des despotes pervers
 L'orgueil ambitieux qui trouble l'univers.

A. MARSAIS.

FEUILLETON :

LE SOIR D'UN JOUR DE MARCHÉ.

I.

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une
 heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui
 voyageait à pied entra dans la petite ville de D... Les
 rares habitants qui se trouvaient en ce moment à leurs
 fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardaient ce
 voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile
 de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable.
 C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste,
 dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou
 quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir ra-

battue cachait en partie son visage brûlé par le soleil et le hâle, et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue : il avait une cravate tordue en corde, un pantalon de coutil bien usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière, ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré. Les cheveux étaient ras et pourtant hérissés, car ils commençaient à pousser un peu, et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il ? Du midi, des bords de la mer peut-être, car il faisait son entrée dans D... par la même rue qui, sept mois auparavant, avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris. Cet homme avait dû marcher tout le jour : il paraissait très fatigué. Des femmes de l'ancien bourg qui est au bas de la ville l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard Gassendi et boire à la fontaine qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfans qui le suivaient le virent encore s'arrêter et boire, deux cents pas plus loin, à la fontaine de la place du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra, puis sortit un quart d'heure après. Un gendarme était assis près de la porte, sur le banc de pierre où le général Drouot monta le 4 mars pour lire à la foule effarée des habitans de D... la proclamation du golfe Juan. L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme.

Le gendarme, sans répondre à son salut, le regarda avec attention, le suivit quelque temps des yeux, puis entra dans la maison de ville.

Il y avait alors à D... une belle auberge à l'enseigne de *la Croix-de-Colbas*. Cette auberge avait pour hôte-lieutenant un nommé Jacquin Labarre, homme considéré dans la ville pour sa parenté avec un autre Labarre qui tenait à Grenoble l'hôtel des *Trois-Dauphins*, et qui avait servi dans les guides. Lors du débarquement de l'Empereur, beaucoup de bruits avaient couru dans le pays sur cette auberge des *Trois-Dauphins*. On contait que le général Bertrand, déguisé en charretier, y avait fait de fréquents voyages au mois de janvier, et qu'il y avait distribué des croix d'honneur à des soldats et des poignées de napoléons à des bourgeois. La réalité est que l'empereur, entré dans Grenoble, avait refusé de s'installer à l'hôtel de la préfecture ; il avait remercié le maire en disant : " Je vais chez un brave homme que je connais, " et il était allé aux *Trois-Dauphins*. Cette gloire du Labarre des *Trois-Dauphins* se reflétait à vingt-cinq-lieues de distance, jusque sur le Labarre de *la Croix-de-Colbas*. On disait de lui dans la ville : " C'est le cousin de celui de Grenoble. "

L'homme se dirigea vers cette auberge, qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine, laquelle s'ouvrait de plain-pied sur la rue. Tous les fournaux étaient allumés ; un grand feu flambait gaîment dans la cheminée. L'hôte, qui était en même temps le chef, allait de l'âtre aux casseroles, fort occupé et surveillant

un excellent dîner destiné à des rouliers qu'on entendait rire et parler à grand bruit dans une salle voisine. Qui-conque a voyagé sait que personne ne fait meilleure chère que les rouliers. Une marmotte grasse, flanquée de perdrix blanches et de coqs de bruyère, tournait sur une longue broche devant le feu ; sur les fourneaux cuisaient deux grosses carpes du lac de Lauzet et une truite du lac d'Alloz.

L'hôte, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux :

— Que veut monsieur ?

— Manger et coucher, dit l'homme.

— Rien de plus facile, reprit l'hôte. En ce moment il tourna la tête, embrassa d'un coup d'œil tout l'ensemble du voyageur, et ajouta : En payant.

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la poche de sa blouse et répondit :

— J'ai de l'argent.

— En ce cas, on est à vous, dit l'hôte.

L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à terre près de la porte, garda son bâton à la main et alla s'asseoir sur une escabelle basse près du feu. D... est dans la montagne. Les soirées d'octobre y sont froides.

Cependant, tout en allant et venant, l'hôte considérait le voyageur.

— Dîne-t-on bientôt ? dit l'homme.

— Tout à l'heure, fit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait, le dos tourné, le digne aubergiste Jacquin Labarre tira un crayon de sa poche, puis il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge blanche, il écrivit une ligne ou deux, plia sans cacheter et remit ce chiffon de papier à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmite et de laquais. L'aubergiste dit un mot à l'oreille du marmite, et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela.

Il demanda encore une fois : — Dîne-t-on bientôt ?

— Tout à l'heure, dit l'hôte.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une réponse. Il parut lire attentivement, puis bocha la tête et resta un moment pensif. Enfin il fit un pas vers le voyageur, qui semblait plongé dans des réflexions peu sereines.

— Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir.

L'homme se dressa à demi sur son séant.

— Comment ! avez-vous peur que je ne paie pas ? voulez-vous que je paie d'avance ? J'ai de l'argent, vous dis-je.

— Ce n'est pas cela.

— Quoi donc ?

— Vous avez de l'argent...

— Oui, dit l'homme.

— Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre.

L'homme reprit tranquillement : — Mettez-moi à l'écurie.

— Je ne puis.

— Pourquoi ?

— Les chevaux prennent toute la place.

— Eh bien ! repartit l'homme, un coin dans le grenier, une botte de paille. Nous verrons cela après dîner.

— Je ne puis vous donner à dîner.

Cette déclaration, faite d'un ton mesuré, mais ferme, parut grave à l'étranger. Il se leva.

—Ah bah ! mais je meurs de faim, moi. J'ai marché dès le soleil levé. J'ai fait douze lieues. Je paie. Je veux manger.

—Je n'ai rien, dit l'hôte.

L'homme éclata de rire et se tourna vers la cheminée et les fourneaux :—Rien ! et tout cela ?

—Tout cela m'est retenu.

—Par qui ?

—Par ces messieurs les rouliers.

—Combien sont-ils ?

—Douze.

—Il y a là à manger pour vingt.

—Ils ont tout retenu et tout payé d'avance.

L'homme se rassit et dit sans hausser la voix :

—Je suis à l'auberge, j'ai faim et je reste.

—L'hôte alors se pencha à son oreille, et lui dit d'un accent qui le fit tressaillir :—Allez-vous-en.

Le voyageur était courbé en cet instant et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton ; il se retourna vivement, et, comme il ouvrait la bouche pour répliquer, l'hôte le regarda fixement et ajouta toujours à voix basse :—Tenez, assez de paroles comme cela. Voulez-vous que je vous dise votre nom ? Vous vous appelez Jean Valjean. Maintenant voulez-vous que je vous dise qui vous êtes ? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, j'ai envoyé à la mairie, et voici ce qu'on m'a répondu. Savez-vous lire ?

En parlant ainsi, il tendait à l'étranger, tout déplié, le papier qui venait de voyager de l'auberge à la mairie et de la mairie à l'auberge. L'homme y jeta un regard. L'aubergiste reprit après un silence :—j'ai l'habitude d'être poli avec tout le monde. Allez-vous-en.

L'homme baissa la tête, ramassa le sac qu'il avait déposé à terre, et s'en alla.

Il prit la grand-rue. Il marchait devant lui au hasard, rasant de près les maisons comme un homme humilié et triste. Il ne se retourna pas une seule fois. S'il s'était retourné, il aurait vu l'aubergiste de la *Croix-de-Colbas* sur le seuil de sa porte, entouré de tous les voyageurs de son auberge et de tous les passans de la rue, parlant vivement et le désignant du doigt, et aux regards de défiance et d'effroi du groupe il aurait deviné qu'avant peu son arrivée serait l'événement de toute la ville.

Il ne vit rien de tout cela. Les gens accablés ne regardent pas derrière eux. Ils ne savent que trop que le mauvais sort les suit.

Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant à l'aventure par des rues qu'il ne connaissait pas, oubliant la fatigue comme cela arrive dans la tristesse. Tout à coup il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gîte. La belle hôtellerie s'était fermée pour lui ; il cherchait quelque cabaret bien humble, quelque bouge bien pauvre. Précisément une lumière s'allumait au bout de la rue ; une branche de pin pendue à une potence en fer se dessinait sur le ciel blanc du crépuscule. Il y alla. C'était en effet un cabaret, le cabaret qui est dans la rue Chaffaut.

Le voyageur s'arrêta un moment et regarda par la vitre de l'intérieur de la salle basse du cabaret, éclairée par une petite lampe sur une table et par un grand feu

dans la cheminée. Quelques hommes y buvaient. L'hôte se chauffait. La flamme faisait bruire une marmite de fer accrochée à une crémaillère.

On entre dans ce cabaret, qui est aussi une espèce d'auberge, par deux portes. L'une donne sur la rue, l'autre s'ouvre sur une petite cour pleine de fumier. Le voyageur n'osa pas entrer par la porte de la rue ; il se glissa dans la cour, s'arrêta encore, puis leva timidement le loquet et poussa la porte.

—Qui va là ? dit le maître.

—Quelqu'un qui voudrait souper et coucher.

—C'est bon. Ici on soupe et on couche.

Il entra. Tous les gens qui buvaient se retournèrent. La lampe l'éclairait d'un côté, le feu de l'autre. On l'examina quelque temps pendant qu'il défilait son sac.

L'hôte lui dit :—Voilà du feu. Le souper cuit dans la marmite. Venez vous chauffer, camarade.

Il alla s'asseoir près de lâtre. Il allongea devant le feu ses pieds meurtris par la fatigue ; une bonne odeur sortait de la marmite. Tout ce qu'on pouvait distinguer de son visage sous sa casquette baissée prit une vague apparence de bien-être mêlée à cet autre aspect si poignant que donne l'habitude de la souffrance.

C'était d'ailleurs un profil ferme, énergique et triste. Cette physionomie était étrangement composée ; elle commençait par paraître humble et finissait par sembler sévère. L'œil luisait sous les sourcils comme un feu sous une broussaille.

Cependant un des hommes attablés était un poissonnier qui, avant d'entrer au cabaret de la rue de Chaffaut, était allé mettre son cheval à l'écurie, chez Labarre. Le hasard faisait que le matin même il avait rencontré cet étranger de mauvaise mine, cheminant entre Bras d'Asse et... (j'ai oublié le nom, je crois que c'est Escoublon). Or, en le rencontrant, l'homme, qui paraissait déjà très-fatigué, lui avait demandé de le prendre en groupe, à quoi le poissonnier n'avait répondu qu'en doublant le pas. Ce poissonnier faisait partie, une demi-heure auparavant, du groupe qui entourait Jacquin Labarre, et lui-même avait raconté sa désagréable rencontre du matin aux gens de la *Croix-de-Colbas*. Il fit de sa place au cabaretier un signe imperceptible. Le cabaretier vint à lui. Ils échangèrent quelques paroles à voix basse. L'homme était retombé dans ses réflexions.

Le cabaretier revint à la cheminée, posa brusquement sa main sur l'épaule de l'homme, et lui dit :

—Tu vas t'en aller d'ici.

L'étranger se retourna et répondit avec douceur :—Ah ! vous savez ?...

—Oui.

—On m'a renvoyé de l'autre auberge.

—Et l'on te chasse de celle-ci.

—Où voulez-vous que j'aille ?

—Ailleurs.

L'homme prit son bâton et son sac, et s'en alla.

Comme il sortait, quelques enfans qui l'avaient suivi depuis la *Croix-de-Colbas* et qui semblaient l'attendre, lui jetèrent des pierres. Il revint sur ses pas avec colère et les menaça de son bâton ; les enfans se dispersèrent comme une volée d'oiseaux.

Il passa devant la prison. A la porte pendait une chaîne de fer attachée à une cloche. Il sonna.

Un guichet s'ouvrit.

—Monsieur le guichetier, dit-il en ôtant respectueu-

soment sa casquette, voudriez-vous bien m'ouvrir et me loger pour cette nuit ?

Une voix répondit :

—Une prison n'est pas une auberge. Faites-vous arrêter, on vous ouvrira.

Le guichet se referma.

Il entra dans une petite ruz où il y a beaucoup de jardins. Quelques-uns ne sont enclos que de haies, ce qui égale la rue. Parmi ces jardins et ces haies, il vit une petite maison d'un seul étage dont la fenêtre était éclairée. Il regarda par cette vitre comme il avait fait pour le cabaret. C'était une grande chambre blanchie à la chaux avec un lit drapé d'indienne imprimée et un berceau dans un coin, quelques chaises de bois et un fusil à deux coups accroché au mur. Une table était servie au milieu de la chambre. Une lampe de cuivre éclairait la nappe de grosse toile blanche, le broc d'étain luisant comme l'argent et plein de vin et la soupière brune qui fumait. A cette table était assis un homme d'une quarantaine d'années, à la figure joyeuse et ouverte, qui faisait sauter un petit enfant sur ses genoux. Près de lui, une femme toute jeune allaitait un autre enfant. Le père riait, l'enfant riait, la mère souriait.

L'étranger resta un moment rêveur devant ce spectacle doux et calmant. Que se passait-il en lui ? Lui seul eût pu le dire. Il est probable qu'il pensa que cette maison joyeuse serait hospitalière, et que là où il voyait tant de bonheur, il trouverait peut-être un peu de pitié.

Il frappa au carreau un petit coup très-faible.

On n'entendit pas.

Il frappa un second coup.

Il entendit la femme qui disait :—Mon homme, il me semble qu'on frappe.

—Non, répondit le mari.

Il frappa un troisième coup.

Le mari se leva, prit la lampe et alla à la porte, qu'il ouvrit.

C'était un homme de haute taille, demi-paysan, demi-artisan. Il portait un vaste tablier de cuir qui montait jusqu'à son épaule gauche, et dans lequel faisaient ventre un marteau, un mouchoir rouge, une poire à poudre, toute sorte d'objets que la ceinture retenait comme dans une poche. Il renversait la tête en arrière ; sa chemise, largement ouverte et rabattue, montrait son cou de taureau, blanc et nu. Il avait d'épais sourcils, d'énormes favoris noirs, les yeux à fleur de tête, le bas du visage en museau, et sur tout cela cet air d'être chez soi qui est une chose inexprimable.

—Monsieur, dit le voyageur, pardon. En payant, pourriez-vous me donner une assiettée de soupe et un coin pour dormir dans ce hangar qui est là dans le jardin ? Dites, pourriez-vous ? en payant ?

—Qui êtes-vous ? demanda le maître du logis.

L'homme répondit :—J'arrive de Puy-Moisson. J'ai marché toute la journée. J'ai fait douze lieues. Pourriez-vous ? en payant ?

—Je ne refuserais pas, dit le paysan, de loger quelqu'un de bien qui paierait ; mais pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

—Il n'y a pas de place.

—Bah ! pas possible. Ce n'est pas jour de foire ni de marché. Êtes-vous allé chez Labarre ?

—Oui.

—Eh bien ?

Le voyageur répondit avec embarras :—Je ne sais pas, il ne m'a pas reçu.

—Êtes-vous allé chez chose, de la rue de Chaffaut ?

L'embarras de l'étranger croissait ; il balbutia :—Il ne m'a pas reçu non plus.

Le visage du paysan prit une expression de défiance, il regarda le nouveau venu de la tête aux pieds, et tout à coup il s'écria avec une sorte de frémissement :—Est-ce que vous seriez l'homme ?...

Il jeta un nouveau coup d'œil sur l'étranger, fit trois pas en arrière, posa la lampe sur la table et décrocha son fusil du mur.

Cependant aux paroles du paysan : *est-ce que vous seriez l'homme ?*... la femme s'était levée, avait pris ses deux enfans dans ses bras, et s'était réfugiée précipitamment derrière son mari, regardant l'étranger avec épouvante, la gorge nue, les yeux effarés, en murmurant tout bas : *Tso-maraude* (1).

Tout cela se fit en moins de temps qu'il ne faut pour se le figurer. Après avoir examiné quelques instans l'homme comme on examine une vipère, le maître du logis revint à la porte et dit :—Va-t'en !

—Par grâce, reprit l'homme, un verre d'eau !

—Un coup de fusil ! dit le paysan.

Puis il referma la porte violemment, et l'homme l'entendit tirer deux gros verrous. Un moment après, la fenêtre se ferma au volet, et un bruit de barre de fer qu'on posait parvint au dehors.

La nuit continuait de tomber. Le vent froid des Alpes soufflait. A la lueur du jour expirant, l'étranger aperçut dans un des jardins qui bordent la rue une sorte de hutte qui lui parut maçonnée en mottes de gazon. Il franchit résolument une barrière de bois et se trouva dans le jardin. Il s'approcha de la hutte ; elle avait pour porte une étroite ouverture très basse, et elle ressemblait à ces constructions que les cantonniers se bâtissent au bord des routes. Il pensa sans doute que c'était en effet le logis d'un cantonnier ; il souffrait du froid et de la faim ; il s'était résigné à la faim, mais c'était du moins là un abri contre le froid. Ces sortes de logis ne sont habituellement pas occupés la nuit. Il se coucha à plat ventre et se glissa dans la hutte. Il y faisait chaud, et il y trouva un assez bon lit de paille. Il resta un moment étendu sur ce lit sans pouvoir faire un mouvement, tant il était fatigué ; puis, comme son sac sur son dos le gênait et que c'était d'ailleurs un oreiller tout trouvé, il se mit à déboucler une des courroies. En ce moment, un grondement farouche se fit entendre. Il leva les yeux. La tête d'un dogue énorme se dessinait dans l'ombre à l'ouverture de la hutte. C'était la niche d'un chien.

Il était lui-même vigoureux et redoutable ; il s'arma de son bâton, il se fit de son sac un bouclier, et sortit de la niche comme il put, non sans élargir les déchirures de ses haillons. Il sortit également du jardin, mais à reculons, obligé, pour tenir le dogue en respect, d'avoir recours à cette manœuvre du bâton que les maîtres en ce genre d'eserime appellent *la rose couverte*.

Quand il eut, non sans peine, repassé la barrière et qu'il se retrouva dans la rue, seul, sans gîte, sans toit, sans abri, chassé même de ce lit de paille et de cette niche misérable, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'as-

(1) Patois des Alpes françaises : chat de maraude.

sit sur une pierre, et il paraît qu'un passant qui traversait l'entendit s'écrier :—Je ne suis pas même un chien !

Bientôt il se releva et se remit à marcher. Il sortit de la ville, espérant trouver quelque arbre ou quelque meule dans les champs et s'y abriter.

Il chemina ainsi quelque temps, la tête toujours baissée. Quand il se sentit loin de toute habitation humaine, il leva les yeux et chercha autour de lui. Il était dans un champ ; il avait devant lui une de ces collines basses couvertes de chaume coupé ras, qui, après la moisson, ressemblent à des têtes tondues.

L'horizon était tout noir ; ce n'était pas seulement le sombre de la nuit, c'étaient des nuages très bas qui semblaient s'appuyer sur la colline même et qui montaient, emplissant tout le ciel. Cependant, comme la lune allait se lever et qu'il flottait encore au zénith un reste de clarté crépusculaire, ces nuages formaient au haut du ciel une sorte de voûte blanchâtre d'où tombait sur la terre une lueur.

La terre était donc plus éclairée que le ciel, ce qui est un effet particulièrement sinistre, et la colline, d'un pauvre et chétif contour, se dessinait vague et blafarde sur l'horizon ténébreux. Tout cet ensemble était hideux, petit, lugubre et borné. Rien dans le champ ni sur la colline qu'un arbre difforme qui se tordait en frissonnant à quelques pas du voyageur.

Cet homme était évidemment très loin d'avoir de ces délicates habitudes d'intelligence et d'esprit qui font qu'on est sensible aux aspects mystérieux des choses ; cependant il y avait dans ce ciel, dans cette colline, dans cette plaine et dans cet arbre, quelque chose de si profondément désolé qu'après un moment d'immobilité et de rêverie, il rebroussa chemin brusquement. Il y a des instans où la nature semble hostile.

Il revint sur ses pas. Les portes de D... étaient fermées. D..., qui a soutenu des sièges dans les guerres de religion, était encore entourée en 1815 de vieilles murailles flanquées de tours carrées qu'on a démolies depuis. Il passa par une brèche et rentra dans la ville.

Il pouvait être huit heures du soir. Comme il ne connaissait pas les rues, il recommença sa promenade à l'aventure.

Il parvint ainsi à la préfecture, puis au séminaire. En passant sur la place de la cathédrale, il montra le poing à l'église.

Il y a au coin de cette place une imprimerie. C'est là que furent imprimées pour la première fois les proclamations de l'Empereur et de la garde impériale à l'armée apportées de l'île d'Elbe et dictées par Napoléon lui-même.

Épuisé de fatigue et n'espérant plus rien, il se coucha sur le banc de pierre qui est à la porte de cette imprimerie.

Une vieille femme sortait de l'église en ce moment. Elle vit cet homme étendu dans l'ombre.

—Que faites-vous là, mon ami ? dit-elle.

Il répondit durement et avec colère :—Vous le voyez, bonne femme, je me couche.

La bonne femme, bien digne de ce nom en effet, était M^{me} la marquise de R...

—Sur ce banc ? reprit-elle.

—J'ai eu pendant dix-neuf ans un matelas de bois, dit l'homme, j'ai aujourd'hui un matelas de pierre.

—Vous avez été soldat ?

—Oui, bonne femme, soldat !

—Pourquoi n'allez-vous pas à l'auberge ?

—Parce que je n'ai pas d'argent.

—Hélas ! dit M^{me} de R..., je n'ai dans ma bourse que quatre sous.

L'homme prit les quatre sous. M^{me} de R... continua :—Vous ne pouvez vous loger avec si peu dans une auberge. Avez-vous essayé pourtant ? Il est impossible que vous passiez ainsi la nuit. Vous avez sans doute froid et faim. On aurait pu vous loger par charité.

—J'ai frappé à toutes les portes.

—Eh bien !

—Partout on m'a chassé.

La "bonne femme" toucha le bras de l'homme et lui montra de l'autre côté de la place une petite maison basse à côté de l'évêché.

—Vous avez, reprit-elle, frappé à toutes les portes ?

—Oui.

—Avez-vous frappé à celle-là ?

—Non.

—Frappez-y.

II.

Ce soir-là, M. l'évêque de D..., après sa promenade en ville, était resté assez tard enfermé dans sa chambre. Il s'occupait d'un grand travail sur les *Devoirs*, lequel est malheureusement demeuré inachevé. Il dépouillait soigneusement tout ce que les Pères et les Docteurs ont dit sur cette grave matière. Son livre était divisé en deux parties, premièrement les devoirs de tous, deuxièmement les devoirs de chacun, selon la classe à laquelle il appartient. Les devoirs de tous sont les grands devoirs. Il y en a quatre. Saint Mathieu les indique : devoirs envers Dieu (*Matth.*, VI), devoirs envers soi-même (*Matth.*, v, 29, 30), devoirs envers le prochain (*Matth.*, VII, 12), devoirs envers les créatures (*Matth.*, VI, 20, 25). Pour les autres devoirs, l'évêque les avait trouvés indiqués et prescrits ailleurs : aux souverains et aux sujets, dans l'épître aux Romains ; aux magistrats, aux épouses, aux mères et aux jeunes hommes, par saint Pierre ; aux maris, aux pères, aux enfans et aux serviteurs, dans l'épître aux Ephésiens ; aux fidèles, dans l'épître aux Hébreux ; aux vierges, dans l'épître aux Corinthiens. Il faisait laborieusement de toutes ces prescriptives un ensemble harmonieux qu'il voulait présenter aux âmes.

Il travaillait encore à huit heures, écrivant assez incommodément sur de petits carrés de papier avec un gros livre ouvert sur ses genoux, quand M^{me} Magloire entra, selon son habitude, pour prendre l'argenterie dans le placard près du lit. Un moment après, l'évêque, sentant que le couvert était mis et que sa sœur l'attendait peut-être, ferma son livre, se leva de sa table et entra dans la salle à manger.

La salle à manger était une pièce oblongue à cheminée, avec porte sur la rue et fenêtre sur le jardin. M^{me} Magloire achevait en effet de mettre le couvert. Tout en vaquant au service, elle causait avec M^{lle} Baptistine. Une lampe était sur la table ; la table était près de la cheminée. Un assez bon feu était allumé.

On peut se figurer facilement ces deux femmes qui avaient toutes deux passé soixante ans : M^{me} Magloire petite, grosse, vive ; M^{lle} Baptistine douce, mince, frêle, un peu plus grande que son frère, vêtue d'une robe de soie puce, couleur à la mode en 1806, qu'elle avait achetée alors à Paris et qui lui durait encore. Pour em-

prunter des locutions vulgaires qui ont le mérite de dire avec un seul mot une idée qu'une page suffirait à peine à exprimer, M^{me} Magloire avait l'air d'une *paysanne*, et M^{me} Baptistine d'une *dame*. M^{me} Magloire avait un bonnet blanc à tuyaux, au cou une jeannette d'or, le seul bijou de femme qu'il y eût dans la maison, un fichu très blanc sortant d'une robe de bure noire à manches larges et courtes, un tablier de toile de coton à carreaux rouges et verts, noué à la ceinture d'un ruban vert, avec pièce d'estomac pareille rattachée par deux épingle aux deux coins d'en haut, aux pieds de gros souliers et des bas jaunes comme les femmes de Marseille. La robe de M^{me} Baptistine était coupée sur les patrons de 1806, taille courte, fourreau étroit, manches à épaulettes, avec pattes et boutons. Elle cachait ses cheveux gris sous une perruque frisée dite à l'enfant. M^{me} Magloire avait l'air intelligent, vif et bon ; les deux angles de sa bouche inégalement relevés et la lèvre supérieure, plus grosse que la lèvre inférieure, lui donnaient quelque chose de bourru et d'impérieux. Tant que monseigneur se taisait, elle lui parlait résolument avec un mélange de respect et de liberté ; mais dès que monseigneur parlait, elle obéissait passivement comme mademoiselle. M^{me} Baptistine ne parlait même pas. Elle se bornait à obéir et à complaire. Même quand elle était jeune, elle n'était pas jolie : elle avait de gros yeux bleus à fleur de tête et le nez long et busqué ; mais tout son visage, toute sa personne respiraient une ineffable bonté. Elle avait toujours été prédestinée à la mansuétude ; mais la foi, la charité, l'espérance, ces trois vertus qui chauffent doucement l'âme, avaient élevé peu à peu cette mansuétude jusqu'à la sainteté. La nature n'en avait fait qu'une brebis, la religion en avait fait un ange. Pauvre sainte fille ! doux souvenir disparu !

M^{me} Baptistine a depuis raconté tant de fois ce qui s'était passé à l'évêché cette soirée-là, que plusieurs personnes qui vivent encore s'en rappellent les moindres détails.

Au moment où M. l'évêque entra, M^{me} Magloire parlait avec quelque vivacité ; elle entretenait mademoiselle d'un sujet qui lui était familier et auquel l'évêque était accoutumé. Il s'agissait du loquet de la porte d'entrée.

Il paraît que, tout en allant faire quelques provisions pour le souper, M^{me} Magloire avait entendu dire des choses en divers lieux : on parlait d'un rôdeur de mauvaise mine, qu'un vagabond suspect serait arrivé, qu'il devait être quelque part dans la ville, et qu'il se pourrait qu'il y eût de méchantes rencontres pour ceux qui s'aviseraient de rentrer tard chez eux cette nuit-là ; que la police était bien mal faite du reste, attendu que M. le préfet et M. le maire ne s'aimaient pas, et cherchaient à se nuire en faisant arriver des événements ; que c'était donc aux gens sages à faire la police eux-mêmes et à se bien garder, et qu'il faudrait avoir soin de dûment clore, verrouiller et barricader sa maison, et de bien fermer ses portes.

M^{me} Magloire appuya sur ce dernier mot ; mais l'évêque venait de sa chambre, où il avait eu assez froid : il s'était assis devant la cheminée et se chauffait, et puis il pensait à autre chose. Il ne releva pas le mot à effet que M^{me} Magloire venait de laisser tomber. Elle le répéta. Alors M^{me} Baptistine, voulant satisfaire M^{me} Magloire sans déplaire à son frère, se hasarda à dire

timidement :—Mon frère, entendez-vous ce que dit M^{me} Magloire ?

—J'en ai entendu vaguement quelque chose, répondit l'évêque. Puis tournant à demi sa chaise, mettant ses deux mains sur ses genoux, et levant vers la vieille servante son visage cordial et facilement joyeux, que le feu éclairait d'en bas :—Voyons, qu'y a-t-il ? Nous sommes donc dans quelque gros danger ?

Alors M^{me} Magloire recommença toute l'histoire, en l'exagérant quelque peu, sans s'en douter. Il paraîtrait qu'un bohémien, un va-nu-pieds, une espèce de mendiant dangereux serait en ce moment dans la ville. Il s'était présenté pour loger chez Jacquin Labarre, qui n'avait pas voulu le recevoir. On l'avait vu arriver par le boulevard Gassendi et rôder dans les rues à la brune. Un homme de sac et de corde avec une figure terrible !

—Vraiment ? dit l'évêque.

Ce consentement à l'interroger encouragea M^{me} Magloire ; cela lui sembla indiquer que l'évêque n'était pas loin de s'alarmer. Elle poursuivit triomphante :

—Oui, monseigneur. C'est comme cela. Il y aura quelque malheur cette nuit dans la ville, tout le monde le dit, avec cela que la police est si mal faite (répétition utile) ! Vivre dans un pays de montagnes, et n'avoir pas même de lanternes la nuit dans les rues ! On sort. Des fous, quoi ! Et je dis, monseigneur, et mademoiselle que voilà dit comme moi...

—Moi, interrompit la sœur, je ne dis rien. Ce que mon frère fait est bien fait.

M^{me} Magloire continua comme s'il n'y avait pas eu de protestation :

—Nous disons que cette maison-ci n'est pas sûre du tout, que, si monseigneur le permet, je vais aller dire à Paulin Musebois, le serrurier qu'il vienne remettre les anciens verrous de la porte ; on les a là, c'est une minute ; je dis qu'il faut des verrous, monseigneur, ne serait-ce que pour cette nuit, car je dis qu'une porte qui s'ouvre du dehors avec un loquet, par le premier passant venu, rien n'est plus terrible ; avec cela que monseigneur a l'habitude de toujours dire d'entrer et que d'ailleurs, même au milieu de la nuit, ô mon Dieu, on n'a pas besoin d'en demander la permission.

En ce moment, on frappa à la porte un coup assez violent.

—Entrez, dit l'évêque.

III.

La porte s'ouvrit.

Elle s'ouvrit vivement, toute grande, comme si quelqu'un la poussait avec énergie et résolution.

Un homme entra.

Cet homme, nous le connaissons déjà. C'est le voyageur que nous avons vu tout à l'heure errer cherchant un gîte.

Il entra, fit un pas et s'arrêta, laissant la porte ouverte derrière lui. Il avait son sac sur l'épaule, son bâton à la main, une expression rude, hardie, fatiguée et violente dans les yeux. Le feu de la cheminée l'éclairait. Il était hideux. C'était une sinistre apparition.

M^{me} Magloire n'eut pas même la force de jeter un cri. Elle tressaillit et resta béante. M^{me} Baptistine se retourna, aperçut l'homme qui entra et se dressa à demi d'effacement ; puis, ramenant peu à peu sa tête vers la cheminée, elle se mit à regarder son frère, et son

visage redevint profondément calme et serein. L'évêque fixait sur l'homme un oeil tranquille.

Comme il ouvrait la bouche, sans doute pour demander au nouveau venu ce qu'il désirait, l'homme appuya ses deux mains à la fois sur son bâton, promena ses yeux tour à tour sur le vieillard et les femmes, et, sans attendre que l'évêque parlât, dit d'une voix haute :

Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bagne. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier, qui est ma destination, — quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit : Va-t-en ! Chez l'un, chez l'autre, personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier ne m'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien, ce chien m'a mordu et m'a chassé comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoiles. J'ai pensé qu'il pleuvrait et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre ; une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappe là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Êtes-vous une auberge ? J'ai de l'argent, ma masse : cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bagne par mon travail en dix-neuf ans. Je paierai. Qu'est-ce que cela me fait ? j'ai de l'argent. Je suis très fatigué, douze lieues à pied ; j'ai bien faim. Voulez-vous que je reste ?

— Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez un couvert de plus.

L'homme fit trois pas et s'approcha de la lampe qui était sur la table. — Tenez, reprit-il, comme s'il n'avait pas bien compris, ce n'est pas ça. Avez-vous entendu ? Je suis un galérien, un forçat ; je viens des galères. — Il tira de sa poche une grande feuille de papier jaune qu'il déplia. — Voilà mon passeport, ... jaune, comme vous voyez. Cela sert à me faire chasser de partout où je vais. Voulez-vous lire ? Je sais lire, moi. J'ai appris au bagne. Il y a une école pour ceux qui veulent. Tenez, voilà ce qu'on a mis sur le passeport : " Jean Valjean, forçat libéré, natif de..." cela vous est égal... — " est resté dix-neuf ans au bagne, cinq ans pour vol avec effraction, quatorze ans pour avoir tenté de s'évader quatre fois. Cet homme est très dangereux." Voilà. Tout le monde m'a jeté dehors. Voulez-vous me recevoir, vous ? Est-ce une auberge ? voulez-vous me donner à manger et à coucher ? avez-vous une écurie ?

Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettrez des draps blancs au lit de l'alcôve.

Nous avons déjà expliqué de quelle nature était l'obéissance des deux femmes.

M^{me} Magloire sortit pour exécuter ces ordres.

L'évêque se tourna vers l'homme :

— Monsieur, asseyez-vous et chauffez-vous. Nous allons souper dans un instant, et l'on fera votre lit pendant que vous souperez.

Ici l'homme comprit tout à fait. L'expression de son visage, jusqu'alors sombre et dure, s'empreignit de stupefaction, de doute, de joie, et devint extraordinaire. Il se mit à balbutier comme un homme fou :

— Vrai ? quoi ? vous me gardez ? vous ne me chassez pas ? un forçat ! vous m'appelez *monsieur* ! vous ne me tutoyez pas ! Va-t'en, chien ! qu'on me dit toujours. Je croyais bien que vous me chasseriez. Aussi j'avais dit tout de suite qui je suis. Oh ! la brave femme qui m'a enseigné ici ! je vais souper ! un lit avec des matelas et des draps ! comme tout le monde ! un lit ! il y a dix-neuf ans que je n'ai couché dans un lit ! vous voulez bien que je ne m'en aille pas ! Vous êtes de dignes gens. D'ailleurs j'ai de l'argent. Je paierai bien. Pardon, monsieur l'aubergiste, comment vous appelez-vous ? Je paierai tout ce qu'on voudra. Vous êtes un brave homme. Vous êtes aubergiste, n'est-ce pas ?

— Je suis, dit l'évêque, un prêtre qui demeure ici.

— Un prêtre ! reprit l'homme. Oh ! un brave homme de prêtre ! Alors vous ne me demandez pas d'argent ? Le curé, n'est-ce pas ? le curé de cette grande église ? Tiens ! c'est vrai, que je suis bête ! je n'avais pas vu votre calotte.

Tout en parlant, il avait déposé son sac et son bâton dans un coin, avait remis son passeport dans sa poche, et s'était assis, M^{me} Baptistine le considérait avec douceur. Il continua :

— Vous êtes humain, monsieur le curé, vous n'avez pas de mépris. C'est bien bon un bon prêtre. Alors vous n'avez pas besoin que je paie ?

— Non, dit l'évêque, gardez votre argent. Combien avez-vous ? ne m'avez-vous pas dit cent neuf francs ?

— Quinze sous, ajouta l'homme.

— Cent neuf francs quinze sous. Et combien de temps avez-vous mis à gagner cela ?

— Dix-neuf ans.

— Dix-neuf ans !

L'évêque soupira profondément.

L'homme poursuivit : — J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours, je n'ai dépensé que vingt-cinq sous que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avions un aumônier au bagne, et puis un jour j'ai vu un évêque, monseigneur qu'on appelle : c'était l'évêque de La Major, à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal cela, mais pour moi, c'est si loin ! — Vous comprenez, nous autres ! — Il a dit la messe au milieu du bagne, sur un autel ; il avait une chose pointue, en or, sur la tête. Au grand jour de midi, cela brillait. Nous étions en rang, des trois côtés, avec les canons, mèche allumée, en face de nous. Nous ne voyions pas bien. Il a parlé, mais il était trop au fond, nous n'entendions pas. Voilà ce que c'est qu'un évêque.

Pendant qu'il parlait, l'évêque était allé pousser la porte, qui était restée toute grande ouverte.

M^{me} Magloire rentra. Elle apportait un couvert, qu'elle mit sur la table.

— Madame Magloire, dit l'évêque, mettez ce couvert le plus près possible du feu. — Et se tournant vers son hôte : — Le vent de nuit est dur dans les Alpes. Vous devez avoir froid, monsieur ?

Chaque fois qu'il disait ce mot *monsieur* avec sa voix doucement grave et de si bonne compagnie, le visage de l'homme s'illuminait. *Monsieur* à un forçat, c'est un verre d'eau à un naufragé de la Méduse. L'ignominie a soif de considération.

— Voici, reprit l'évêque, une lampe qui éclaire bien mal.

M^{me} Magloire comprit, et elle alla chercher sur la cheminée de la chambre à coucher de monseigneur les deux chandeliers d'argent qu'elle posa sur la table tout allumés.

—Monsieur le curé, dit l'homme, vous êtes bon, vous ne me méprisez pas. Vous me recevez chez vous, vous allumez vos cierges pour moi. Je ne vous ai pourtant pas caché d'où je viens et que je suis un homme malheureux.

L'évêque, assis près de lui, lui toucha doucement la main.—Vous pouviez ne pas me dire qui vous étiez. Ce n'est pas ici ma maison, c'est la maison de Jésus-Christ. Cette porte ne demande pas à celui qui entre s'il a un nom, mais s'il a une douleur. Vous souffrez, vous avez faim et soif, soyez le bienvenu. Et ne me remerciez pas, ne me dites pas que je vous reçois chez moi. Personne n'est ici chez soi, excepté celui qui a besoin d'un asile. Je vous le dis à vous qui passez, vous êtes ici chez vous plus que moi-même. Tout ce qui est ici est à vous. Qu'ai-je besoin de savoir votre nom? D'ailleurs, avant que vous me le disiez, vous en avez un que je savais.

L'homme ouvrit des yeux étonnés :

—Vrai? Vous saviez comment je m'appelle?

—Oui, répondit l'évêque, vous vous appelez mon frère.

—Tenez, monsieur le curé! s'écria l'homme, j'avais bien faim en entrant ici, mais vous êtes si bon qu'à présent je ne sais plus ce que j'ai; cela m'a passé.

L'évêque le regarda et lui dit :

—Vous avez bien souffert?

—Oh! la casaque rouge, le boulet au pied, une planche pour dormir, le chaud, le froid, le travail, la chiourme, les coups de bâton, la double chaîne pour rien, le cachot pour un mot, même malade au lit, la chaîne. Les chiens, les chiens sont plus heureux! Dix-neuf ans! j'en ai quarante-six. À présent le passeport jaune. Voilà.

—Oui, reprit l'évêque, vous sortez d'un lieu de tristesse. Ecoutez. Il y aura plus de joie au ciel pour le visage en larmes d'un pécheur repentant que pour la robe blanche de cent justes. Si vous sortez de ce lieu douloureux avec des pensées de haine et de colère contre les hommes, vous êtes digne de pitié; si vous en sortez avec des pensées de bienveillance, de douceur et de paix, vous valez mieux qu'aucun de nous.

VICTOR HUGO.

UN PEU DE TOUT.

Un homme fort ingénu avait acheté un cochon, de moitié avec son voisin; il lui dit un jour: "Si vous ne voulez pas tuer *votre moitié*, voisin, je vais tuer la *mienne*; il m'est impossible d'attendre plus longtemps."

.

—Le duc de Bourgogne, jeune prince vertueux et qui savait déjà accueillir la vertu, demanda un jour à Mgr de la Motte-d'Orléans, à quel âge on l'avait fait évêque. Mgr d'Amiens le lui ayant dit: "C'est bien tard!" répondit le prince.—Ah! reprit le digne évêque, c'est que, quand le roi, votre aïeul, a une faute à faire, il la fait le plus tard qu'il peut!"

.

Deux paysans furent députés pour aller dans une grande ville choisir un peintre qui entreprit le tableau du maître-autel de leur église: le sujet était le *martyre de saint Sébastien*. Le peintre demanda si l'intention des habitants était de le représenter *vivant* ou *mort*. Cette question les embarrassa: ne pouvant la résoudre, ils étaient sur le point de s'en retourner sans rien conclure, lorsque l'un d'eux, prenant son parti, dit au peintre: "Le plus sûr est de le représenter *en vie*; si on le veut *mort*, on pourra toujours bien le *tuer*."

.

Au no. 65 de la rue du Cherche-Midi, réside un marchand de vins-liquoriste, que je soupçonne fort d'avoir été un peu pharmacien dans sa jeunesse. Voie, pourquoi: d'un côté de la devanture de sa boutique divisée en deux compartiments, il a mis toutes les liqueurs astringentes, telles que curaçao, anisette, madère, rhum, etc., de l'autre, il a placé une quantité égale de bouteilles de liqueur dont la vertu est plutôt purgative... Ambrette, Raspail, etc., etc.

Sur le premier compartiment il a écrit en grosses lettres:

Resserrement.

Sur le deuxième, en caractères de même grosseur:

Relâchement.

.

—Un officier, grand *sabreur*, mais peu *lettré*, examinait les états de fournitures d'équipement de son sergent-major.—"Ah ça! sergent-major, lui dit-il, vous avez des hommes qui prennent plus au magasin les uns que les autres! Voyez donc en haut de cette page. Quel est ce nommé *Report* auquel vous portez 7 paires de souliers?"—"Mais, capitaine, reprend le sergent-major sans se déconcerter, vous avez plus bas le nommé *Total* qui en prend 57!"

.

—Le baron Descoutures ayant appris que ses créanciers avaient obtenu jugement contre lui et qu'ils avaient dessein de faire exécuter ses meubles, les fit enlever dans une nuit, sans que personne s'en aperçût. Un huissier vint le lendemain, et, ne trouvant personne, fit ouvrir la porte par un serrurier, en présence du commissaire; mais ils furent très étonnés de ne voir que les quatre murailles, sur une desquelles étaient écrits ces quatre vers:

Créanciers, maudites canailles,
Commissaires, huissiers, recors,
Vous aurez bien le diable au corps,
Si vous emportez les murailles!

.

—Mgr d'Aviau de Sanzay, archevêque de Bordeaux, homme aimable et prêtre respecté, avait parié et gagné contre M. Damiran, un de ses grands vicaires, une *dinde aux truffes*, qui se fit longtemps attendre. Le carnaval approchant, Mgr rappelle à ce dernier sa gageure et l'invite à la réaliser.—"Monseigneur, dit le grand vicaire qui voulait s'en dispenser, les truffes ne valent rien cette année."—"Bah! bah! répond Mgr de Sanzay, c'est un bruit que les *dindons* font courir!"

CANTIQUE.

(A DEUX VOIX EGALES.)

DÉDIÉ A M. ERNEST GAGNON, ORGANISTE DE L'ÉGLISE ST. JEAN, QUÉBEC.

Andante Moderato.

Paroles et Musique de Emm. BLAIN.

ORGUE.

The organ introduction consists of two staves. The right hand (treble clef) begins with a series of chords and moving lines, while the left hand (bass clef) provides a steady accompaniment. The key signature is one flat (B-flat) and the time signature is common time (C).

pp
O Dé - li - ces des An - - - ges, Pain des E - lus, Pain des E - lus,

The first vocal line is written on a single staff in treble clef. It begins with a piano (*pp*) dynamic and features a melodic line with some grace notes. The lyrics are: "O Dé - li - ces des An - - - ges, Pain des E - lus, Pain des E - lus,"

pp
O Dé - - li - - ces des An - ges, Pain des E - - lus,

The second vocal line is written on a single staff in treble clef. It begins with a piano (*pp*) dynamic and features a melodic line. The lyrics are: "O Dé - - li - - ces des An - ges, Pain des E - - lus,"

pp

The organ accompaniment for the first vocal line consists of two staves. The right hand (treble clef) has a more active melodic line, while the left hand (bass clef) provides a steady accompaniment. The dynamic is marked *pp*.

Je di - rai tes lou - an - - - ges Cœur de Jé - sus. Cœur de Jé - sus.

The third vocal line is written on a single staff in treble clef. It begins with a piano (*pp*) dynamic and features a melodic line. The lyrics are: "Je di - rai tes lou - an - - - ges Cœur de Jé - sus. Cœur de Jé - sus."

Je di - - rai tes lou - an - - ges Cœur de Jé - - sus.

The fourth vocal line is written on a single staff in treble clef. It begins with a piano (*pp*) dynamic and features a melodic line. The lyrics are: "Je di - - rai tes lou - an - - ges Cœur de Jé - - sus."

The organ accompaniment for the second vocal line consists of two staves. The right hand (treble clef) has a more active melodic line, while the left hand (bass clef) provides a steady accompaniment. The dynamic is marked *pp*.

Riten.

Jette u - ne vi - ve flam - me Dans ce sé - - jour.

Jette u - ne vi - ve flam - me Dans ce sé - - jour.

RIT.

p Viens em-brâ-ser mon â - - me De ton A - - mour, De ton A - mour.

Viens em-brâ - ser mon â - - me De ton A - - mour.

Dans ce profond mystère,
 O mon Sauveur, (*bis*)
 Tu descends sur la terre
 Pour mon bonheur. (*bis*)
 J'admire ta puissance
 Et ta grandeur;
 Je bénis ta clémence
 Et ta douceur. (*bis*)

VARIETES.

— Il est ridicule de nommer tout le monde *mon ami*. Le comte d'Alais, passant par Lyon, alla voir un monsieur avec lequel il n'avait jamais eu les moindres relations. Celui-ci s'empessa de lui faire cette demande : " Mon ami, que dit-on à Paris ? " — " Des messes, " répondit le comte. — " Mais quel bruit ? " — " Des charrettes. " — " Ce n'est pas cela que je vous demande. Quoi de nouveau ? " — " Des pois verts. " — " Mon ami, lui ajouta le curieux, comment vous appelle-t-on ? " Le comte répondit : " Des sots m'appellent *mon ami*, et à la cour, on m'appelle le comte d'Alais. "

::

Un sergent, rencontrant un soldat de sa compagnie lui demanda où il allait : " A l'hôpital, mon sergent, " répondit le soldat — " Dis donc : à l'hôpital, *animan !* " répartit aussitôt le sergent.

::

— Le grand Condé devait passer par une petite ville de Bourgogne. Le jour venu, la ville s'étant mise sous les armes, le maire en robe, à la tête des échevins, alla recevoir le prince à la porte de la ville. — " Monseigneur, lui dit-il, de toutes les villes qui ont l'honneur d'être dans le gouvernement de votre Altesse Sérénissime, la plus petite serait ravie de vous faire connaître qu'il n'y en a point qui ait un si grand zèle. Elle sait qu'un moyen infailible de plaire au guerrier le plus grand de notre siècle, c'était de le recevoir au bruit d'une nombreuse artillerie ; mais il nous a été impossible de faire tirer le canon pour dix-huit raisons : La première, Monseigneur, c'est qu'il n'y en a point et qu'il n'y en a jamais eu en cette ville. . . " — " Je suis si content de cette raison, dit le prince, que je vous tiens quitte des dix-sept autres ! "

PROBLEMES AMUSANTS.

1.—Un savant Anglais a calculé et prétend que chaque individu, terme moyen, fait *trois heures* de conversation par jour, au taux de *cent mots* à la minute, ou *vingt pages* d'un volume in-8° à l'heure ; cela posé, on demande pour quelle valeur, en *pages* et en *volumes*, un homme parle : 1° dans une semaine ; 2° dans un an, les volumes étant de 400 pages chacun ?—On fait remarquer que ce calcul ne s'applique pas aux femmes.

2.—Quel est le plus sûr *paratonnerre* ?

3.—Quel est le personnage qui a appris à peser le soleil en regardant tomber une pomme ?

(Solutions au prochain numéro.)

ENIGMES.

1. Je suis fort laid avec ma tête,
Lecteur, et joli sans ma tête.
Je suis fort triste avec ma tête,
Et souvent fort gai sans ma tête.

Je te détruis avec ma tête,
Et je te nourris sans ma tête.
On me fait tous les jours sans tête,
Et qu'une fois avec ma tête.

2. Dans la musique on trouve mon premier,
Un cordonnier se sert de mon dernier ;
Oh ! qu'un conserit désire mon entier !

(Explication au prochain numéro.)

Solutions des Problèmes du dernier numéro.

1.—En supposant qu'on peut compter jusqu'à 200 par minute, on arrivera en une heure, à 12,000 ; en un jour (ou 24 heures), à 288,000 ; en une année de 365 jours, à 105,120,000. Il faudra donc, pour compter un billion, 9 ans 187 jours 5 heures 20 minutes. Or, le budget annuel de la France dépasse considérablement un billion ou milliard de francs. S'il s'agissait de compter un trillion, c'est-à-dire mille billions, il faudrait 9,512 ans 342 jours 5 heures et 20 minutes ; c'est-à-dire, qu'en supposant qu'Adam eût commencé à compter au moment de sa création, et continué jusqu'à ce jour sans prendre un instant de repos, il serait encore loin d'avoir accompli cette tâche. Les trillions ne sont pourtant pas des quantités en quelque sorte imaginaires ; les trillions de lieues sont insuffisants pour nos astronomes lorsqu'il s'agit de mesurer l'immensité de l'espace.

2.—La première avait 14 épingles et la seconde en avait 10.

3.—Il vous reste 2.—Si l'on eût ajouté 10, il resterait 5 ; si l'on eût ajouté 2, il resterait 1, etc. C'est toujours la moitié du nombre qui est ajouté. Il est facile de se rendre compte de ce fait. Supposons que le nombre pensé soit, par exemple, 6, 8, ou plutôt X : en doublant le nombre, on a 2 X ; en y ajoutant 4, on a 2 X plus 4 ; en prenant la moitié de tout, on a 1 X plus 2 ; si l'on retranche le nombre pensé X, il restera évidemment 2, la moitié de 4 que l'on vous a dit d'ajouter. Le nombre X que vous avez pensé d'abord, ne change rien au résultat, puisque dans ces additions et retranchements on le fait disparaître tout-à-fait.

Mots des Enigmes du dernier numéro.

1^{re} : Dictionnaire ;—2^e : Mer-veille.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.50
" " 6 mois..... \$1.75

Les abonnements datent du 1^{er} Janvier et du 1^{er} juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.
Toutes lettres, correspondances, manuscrits &c. doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'Echo, No. 4, rue St. Vincent.

Imprimé et publié par E. SENEÇAL, 4, Rue St. Vincent.